



ABEN HUMEYA,

OU

LA RÉVOLTE DES MAURES

SOUS PHILIPPE II,

Drame historique, en trois actes, en prose.

PERSONNAGES.

ABEN HUMEYA (don Ferdinand de Valor).
ZULEMA (doña Léonor), sa femme.
FATIME (Elvira), leur fille.
MULEY CARIME, (Michel de Rojas) père de Zuléma.
ABEN JOUHAR, oncle d'Aben Humeya.
ABEN ABO,) Promoteurs de l'insurrection.
ABEN FARAX,)
L'ALFAQUI, ou le Grand-Prêtre.
LARA, envoyé du capitaine-général de Grenade.
LE PARTAL,)
LE DALAY, } chefs des révoltés.
LE XENIS,)
ALIATAR, esclave nègre.
Une vieille esclave.
Un jeune pâtre.
Une femme castillane.
Maures révoltés, soldats castillans, hommes et femmes du peuple, pâtres et bergères, esclaves nègres, femmes et esclaves de la suite de Zuléma et de Fatime.

La scène est à Cadiar, dans les montagnes des Alpujarras.

ADVERTENCIA.

Ha corrido este drama tan extraña fortuna, que probablemente ha de excitar la curiosidad del público, cualquiera que sea el mérito que se le atribuya. Antes de determinarme á componerle, habia sentido vivos deseos de presentar en la escena francesa alguna de mis obras dramáticas; y cabalmente el buen éxito que habia ya logrado en Paris la imitacion de una de ellas * me animaba no poco á la empresa. Mas en breve desistí de tal propósito, habiéndome convencido plenamente de que una obra de esta clase, compuesta para una nacion, difícilmente puede trasladarse á otra, sobre todo cuando el gusto dramático es muy distinto en ambas. Aun el estar mis obras en verso, y el haber de reducirlas á humilde prosa, acabó de retraerme de mi intento; porque temí, con entrañas de padre, desnudar mis composiciones de un encanto que encubre muchas faltas: pocos cuadros hay que consientan perder el colorido, y que aun aparezcan bellos con los meros contornos.

Me decidí pues, en vista de estas reflexiones, á componer de intento un drama para el teatro fran-

* La Mère au bal, et la Fille á la maison.

cés; pero ¿qué rumbo seguir en empresa tan aventurada?... La primera idea que me ocurrió, como la mas natural, fué escribir un drama en castellano y despues traducirle; mas por fortuna conocí con tiempo que una obra concebida en cerebro español, y vestida al nacer en traje de Castilla, mostraria siempre, por mas esfuerzos que se hiciesen, demasiado claro su orígen.

Al cabo no me quedó mas recurso que componer mi drama en lengua extranjera; y entonces fué cuando se presentaron de tropel las dificultades: en una obra didáctica, por ejemplo, cabe practicarse, con mas ó menos presteza, la traduccion que se hace siempre en el ánimo cuando se piensa en un idioma y se expresa uno en otro; pero en obras dramáticas no cabe hacerse así: se necesita mas celeridad en la concepcion de los pensamientos, y mas calor en la expresion; las ideas y las palabras tienen que salir vaciadas á un tiempo en el mismo molde.

Tales son los obstáculos que he tenido que superar; y cuando he acabado de convencerme de su gravedad, ha sido al verter despues mi obra en castellano. Nunca he palpado mas de lleno la diversa índole de cada lengua, las ventajas que cada una de ellas posee, lo difícil de trasladar exactamente los pensamientos de una á otra. ¡Cosa singular, y que sin embargo no es imposible de explicarse! Mas me ha costado traducir mi propia obra que si hubiera sido agena... acontece con una traduccion lo que con un retrato.

Por lo tocante al argumento de este drama, poco ó nada tendré que decir: le busqué y escogí en la

historia de España, porque juzgué que asi pareceria mas nuevo y original, al paso que me dejaria campear con mas desembarazo, conociendo mejor el terreno. Hasta la circunstancia de ser alusivo á acontecimientos de mi pais natal, concurrió á decidirme á favor suyo, aun prescindiendo de otras muchas ventajas: el que haya vivido largos años fuera de su patria, concebirá fácilmente esta predileccion tan natural; y aun me lisonjeaba, ya que he de decirlo todo, la idea de oir repetir unos nombres tan gratos para mí, y de oirlos en tierra extraña, y tal vez con aplauso.

El éxito ha correspondido á mis deseos: este drama ha recibido del público de Paris la mas favorable acogida; pero no me ciega tanto el amor propio que deje de conocer que ha sido juzgado, asi en el teatro como en los periódicos, con no poca indulgencia. Mi calidad de extranjero ha desarmado la severidad de la crítica; se ha perdonado mucho en favor de lo extraordinario de la empresa; y no se ha perdido de vista al autor, al pesar el mérito de su obra.

AVANT-PROPOS*.

Au milieu de tant de combats livrés sur le terrain de la littérature, et de cette espèce de révolution qui règne dans le monde théâtral, la première condition que je me suis imposée, au moment d'entreprendre cet ouvrage, fut celle d'oublier tous les systèmes, et de suivre, pour toute règle, ces principes clairs, incontestables, qui tiennent à l'essence même du drame, et qui formeront toujours, par rapport au théâtre, le code du bon sens.

Puisque je me propose, me suis-je dit, d'écrire un drame historique, il faudra d'abord choisir un grand évènement, qui réveille l'attention et qui excite l'intérêt; il faudra aussi qu'il ait, si c'est possible, quelque chose d'extraordinaire, une physionomie qui le distingue de tous les autres; et qu'il offre en même temps ce mouvement, ces contrastes qui saisissent l'âme et l'entraînent.

Ayant conçu cette idée toute simple du drame historique, il s'agissait de remplir de mon mieux les deux conditions essentielles qui semblent en déri-

* Este prólogo precedió á la edicion de este drama, publicada por separado en Paris.

ver : il fallait tracer le tableau avec la plus grande fidélité possible, sans rechercher néanmoins cette exactitude scrupuleuse qu'on exige dans une chronique; mais en s'efforçant de graver sur l'ouvrage, comme sur une médaille, le cachet de l'époque et du pays.

Une fois l'esquisse du tableau faite, on devait tâcher d'y encadrer en quelque sorte une tragédie; car je suis intimement convaincu (et si c'est une erreur, elle est bien excusable) que jamais le drame historique ne réussira au théâtre, que lorsqu'il parviendra à satisfaire en même temps la raison et le cœur, par le reflet fidèle d'un grand évènement, ainsi que par la lutte animée des passions.

Quant au sujet que j'ai choisi, je dois avouer franchement qu'il me paraît remplir presque toutes les conditions que les maîtres de l'art peuvent exiger; il n'est pas aisé de trouver dans l'histoire plusieurs évènements aussi extraordinaires, aussi dramatiques que cette révolte des Maures sous Philippe II. Qu'il me soit permis d'en dire un mot, pour indiquer au moins sa nature et son importance.

Lors de la conquête de Grenade par les Rois Catholiques, on accorda aux vaincus la capitulation la plus avantageuse; ils pouvaient se retirer librement en Afrique, ou rester dans le pays, en conservant leurs mœurs, leurs usages, l'exercice de leur religion. On commença pourtant à les inquiéter du vivant même de Ferdinand et d'Isabelle; ce qui donna lieu à quelques soulèvements partiels, qui furent bientôt étouffés. Sous Charles-Quint, on répéta les mêmes tentatives; mais ce ne fut que sous Philippe

II, vers la moitié du seizième siècle, que l'on résolut d'effacer jusqu'aux traces de ce peuple vaincu. On publia, à cet effet, de nouvelles ordonnances, qui défendaient aux femmes leur costume, encore rapproché du moresque, qui interdisaient aux descendants des Maures de parler en arabe, de célébrer leurs fêtes, de prendre même des bains, de fermer les portes de leurs maisons à certains jours de la semaine... Pour empêcher l'exécution de ces décrets, les Maures eurent d'abord recours à des remontrances, à des prières; le marquis de Mondejar, capitaine-général du royaume de Grenade, homme du plus grand mérite, intercéda vainement en leur faveur; le gouvernement s'obstina à faire exécuter ses ordres.

Ce fut alors qu'éclata la révolte, préparée de longue main, et qui mit en danger la monarchie espagnole, au faîte de sa puissance. Les descendants des Maures se trouvaient en très grand nombre dans plusieurs provinces, dans celle de Grenade surtout; ils étaient industrieux, riches, puissants; ils comptaient sur le secours des États Barbaresques, et même de l'empereur de Constantinople, avec lesquels ils étaient en communication; et voyant l'Espagne engagée, à cette époque, dans des prétentions ruineuses et des guerres lointaines, ils crurent que le moment de leur délivrance, si long temps annoncé par des prédictions et des augures, était enfin arrivé.

Tout-à-coup, comme par enchantement, on vit paraître une nation musulmane au milieu d'une nation chrétienne; la haine de deux peuples, nour-

rie pendant huit siècles de guerre à mort, se montra plus envenimée que jamais; et ils sentirent bien tous les deux qu'il s'agissait de leur existence.

Cet évènement n'a pas eu, en général, aux yeux des étrangers, toute l'importance dont il était digne; il faut voir dans les historiens espagnols, même dans les poëtes, jusqu'à quel point cette révolte jeta l'alarme dans la nation. L'élite de l'armée accourut de toutes parts, pour étouffer le feu avant qu'il n'embrasât le royaume; les chefs les plus renommés pénétrèrent, à plusieurs reprises, dans les montagnes des Alpujarras; le roi lui même s'approcha du théâtre de la guerre; et s'il ne marcha pas en personne contre les révoltés, comme il en fut question, il ne confia le commandement suprême de l'armée qu'à son propre frère, le célèbre Don Juan d'Autriche, qui plaça la victoire sur les Morisques à côté du triomphe de Lépante.

Pour peindre assez fidèlement un sujet d'une telle gravité, la littérature espagnole offrait de grandes ressources; car elle possède deux histoires particulières de cette révolte, d'un mérite singulier, chacune dans son genre. L'ouvrage de Don Diego Hurtado de Mendoza, qui lui a valu à juste titre le surnom de *Salluste espagnol*, suffirait à lui seul pour faire apprécier cet homme d'état célèbre, profond politique, grand historien, poëte, auquel l'Europe savante est redevable de plusieurs trésors littéraires qu'il tira de l'obscurité. Placé par sa haute naissance, ainsi que par ses qualités personnelles, à même de bien juger les hommes et les évènements; frère du fameux marquis de Mondejar; possédant à fond

la langue arabe, et connaissant parfaitement bien les localités, il consacra ses loisirs, dans sa retraite de Grenade, à tracer de main de maître l'histoire de cette insurrection, et il enrichit la littérature castillane d'un modèle accompli *.

L'ouvrage de Luis del Marmol ** est loin d'avoir un mérite littéraire aussi relevé que celui de Hurtado de Mendoza; mais c'est une histoire plus complète, plus détaillée, dont l'auteur conduit le lecteur par la main, lui fait parcourir les lieux, le rend témoin de chaque évènement. « J'écris, dit Marmol, la révolte et la punition des Morisques de Grenade, avec toutes les choses mémorables qui s'y rattachent ; et j'ai été à même de le faire mieux que tout autre, ayant été employé, depuis le commencement jusqu'à la fin, dans l'armée de Sa Majesté.» Quand même il n'aurait pas révélé cette circonstance, on aurait aisément deviné que c'est un témoin oculaire qui parle ; il ne raconte pas en simple historien ; il met sous les yeux ce qu'il a vu lui-même.

A la faveur de tels guides, il m'a été plus facile de saisir l'ensemble de ce grand évènement, et d'en connaître plusieurs détails, qui m'ont servi pour donner à ma composition cette *couleur locale*, sans laquelle l'illusion dramatique court grand risque de se dissiper.

La circonstance même d'être né à Grenade, et

* Guerra de Granada, que hizo el rey Don Felipe II contra los Moriscos de aquel reino, sus rebeldes.

** Historia de la rebelion y castigo de los Moriscos del reino de Granada.

d'avoir parcouru, dans ma jeunesse, une partie des Alpujarras, m'a été aussi de quelque utilité; car j'ai pu mettre à profit des traditions populaires, des souvenirs d'enfance; et j'ai fini par regarder avec une sorte d'attachement de famille, si je puis m'exprimer ainsi, un sujet si intimement lié à l'histoire de mon pays natal... Qu'il est doux de se le rappeler, d'entendre répéter des noms si chers, quand on est loin de sa patrie!

Peut-être ces circonstances, étrangères au sujet, ne m'ont-elles que trop prévenu en sa faveur; mais j'ai cru y apercevoir plus d'un avantage, qui le recommandaient pour être mis sur la scène. Tel est, par exemple, celui d'offrir des caractères fortement prononcés, qui admettent, comme les décors du théâtre dessinés à grands traits. Je ne sais si je m'abuse; mais ces Morisques des Alpujarras, très avancés en civilisation, et conservant néanmoins un certain air sauvage, offrent un modèle fort original à l'imitation de l'artiste; on voit, sous les traits de l'Européen, couler le sang de l'homme d'Afrique.

Même par rapport au style, qui tient aussi intimement au sujet que l'écorce au tronc de l'arbre, cet évènement historique se prêtait à merveille à une composition de ce genre. On pouvait donner au tableau un coloris bien plus saillant que n'en peuvent supporter d'autres; ce qui, loin de nuire à la vraisemblance, était au contraire un nouveau moyen de l'accroître. Les peuples du midi, même dans des situations ordinaires, empruntent souvent leur langage à l'imagination; et s'ils sont agités par des passions violentes, rendues plus impétueuses enco-

re par une longue contrainte; si on les suppose entraînés par des sentiments aussi vifs, aussi profonds, que l'ardeur de la vengeance, l'amour de la patrie, le zèle religieux, on peut bien risquer, en les faisant parler, des expressions poétiques, des images hardies; on restera presque toujours au dessous de la réalité.

Tout me souriait donc dans mon projet, avant d'avoir touché les difficultés que devait présenter en foule l'execution d'un pareil ouvrage; mais je ne l'ai jamais abordé sans crainte, en songeant surtout à l'instrument indocile dont je devais me servir. Je me suis vu forcé (comme les Maures que j'ai dépeints l'étaient avant leur révolte) de parler une langue étrangère; et sous un tel joug, il est presque impossible que l'ouvrage ne se ressente souvent de la gêne qu'a éprouvée l'auteur. Pour suivre le cours d'une action dramatique, le mouvement du dialogue, la rapidité du langage, l'esprit le plus délié aurait besoin de se servir d'ailes; et moi, j'ai été obligé de marcher avec des entraves!

Cet immense désavantage m'aurait arrêté tout-à-fait dès les premiers pas, si je n'avais beaucoup compté sur l'indulgence du public... Mon espoir n'a point été trompé. Le succès que cet ouvrage vient d'obtenir sur la scène n'a été dû, pour la plus grande partie (je me plais à le recconnaître), qu'à ma qualité d'étranger; chez un peuple si poli, la justice même aurait paru déplacée, dans une circonstance pareille; l'hospitalité est toujours bienveillante.

Je ne pourrais non plus, sans m'exposer à être accusé d'ingratitude et de présomption, passer sous

silence les divers éléments qui ont concouru à la réussite de mon ouvrage : la richesse des décors et des costumes, la vérité de la mise en scène, le zèle des acteurs, le charme de la musique, y ont beaucoup contribué; les chœurs, composés par mon compatriote, M. Gomis, qui vient de donner une si grande preuve de son talent, suffiraient à eux seuls pour exciter la curiosité du public... En rendant à chacun sa part dans le succès, je ne fais que m'acquitter d'une dette.

ABEN HUMEYA,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle, d'architecture moresque, de la maison de campagne d'Aben Humeya, dans les environs de Cadiar: l'ornement en doit être noble, mais fort simple; on voit sur les murs des instruments et des dépouilles de la chasse des montagnes. A la droite du spectateur une croisée, de l'autre côté une porte, au fond une autre porte donnant sur une terrasse qui domine la campagne. Jusqu'à la scène septième tous les acteurs paraissent habillés à la manière castillane: les femmes seules ont un costume dans le genre moresque, avec de longs voiles.

SCENE I.

ABEN HUMEYA, ZULEMA.

(Aben Humeya est assis, arrangeant une arbalète. Zuléma se lève, laisse sur son siège quelques broderies qu'elle tenait à la main, et s'approche de lui.)

ZULEMA.

Non, mon cher Ferdinand, le cœur d'une femme ne se trompe jamais!.. Depuis quelque temps je te

vois inquiet, rêveur, poursuivi par de sombres pensées... Il y a dans le fond de ton ame un secret important, et tu crains surtout que la triste Léonor ne parvienne à le pénétrer.

ABEN HUMEYA.

Mais, quel pourrait être ce secret?..

ZULEMA.

Je l'ignore ; et c'est ce doute même qui cause mon tourment!.. Je te vois dans un état semblable à celui qui me rendit si malheureuse, quand le lien le plus doux nous unit à Grenade; mais alors, moi même je me plaisais à t'excuser : tu étais dans la fougue de la jeunesse ; tu voyais notre race opprimée ; et le sang royal des Aben Humeya bouillonnait dans tes veines à la seule vue du vainqueur! C'est pour cela que je mis tant d'empressement à quitter cette ville captive, où de si cruels souvenirs entretenaient dans ton ame cette mélancolie profonde, qui me fit craindre pour tes jours... Je me flattais, je te l'avoue, d'avoir atteint mon but, depuis que nous avons fixé notre séjour dans ces montagnes... tu étais devenu peu-à-peu moins agité, plus calme; mon cœur était fier de son triomphe, il ne le partageait qu'avec ma fille!.. Je voyais, à son seul aspect, ton cœur s'épanouir, et les rêves de l'ambition ne troublaient plus ton sommeil... Mais, hélas! depuis quelque temps...

ABEN HUMEYA.

Qu'as-tu remarqué?.. parle.

ZULEMA.

Ce que j'ai remarqué?.. tout ce qui peut me rendre malheureuse!.. Tu retiens devant moi les épanchements de ton cœur ; tu crains même de rencontrer mes regards... Mon père, partageant aussi mon inquiétude, a fait de vains efforts pour sonder la plaie de ton ame, et pour y apporter quelque soulagement : tu écoutes ses conseils avec froideur, tan-

dis que je te vois entouré des méconteus les plus fougueux de nos tribus, réfugiés dans les Alpujarras, de tous ceux qui souffrent avec plus d'impatience le joug du cruel Philippe... Mon Ferdinand! ne prête pas l'oreille à leurs conseils dangereux; écoute plutôt la voix de ton épouse, qui te demande, au nom de son amour, au nom de notre fille, de ne pas exposer une vie qui leur est si chère!

ABEN HUMEYA.

Tu t'inquiétes à tort; et ta tendresse te fait voir des dangers, qui n'existent que dans ton imagination... Je suis triste, il est vrai; mon cœur est plein d'amertume... Dois-je être heureux, Léonor?.. Tu me mépriserais, si je pouvais l'être.

ZULEMA.

Non, Ferdinand : je ne m'abuse pas sur notre situation; je ne connais que trop les nobles sentiments qui t'animent; et moi-même, je ne suis pas née pour l'esclavage!.... Mais que pouvons-nous, faibles que nous sommes, contre les arrêts du destin?... Si le sort nous eût fait naître quelques années plus tôt; si j'eusse été ton épouse, quand le trône de Boabdil tenait encore contre la puissance de Castille, crois-tu que j'aurais refroidi ton ardeur guerrière, que j'aurais retenu ton bras?.. Mais quand la ruine de notre patrie est consommée, quand il ne reste plus de ressource, plus d'espérance...

ABEN HUMEYA.

Je dois être content!

ZULEMA *(après une courte suspension)*.

A quoi bon te tourmenter d'un regret inutile?.... au milieu de tant de malheurs, tu peux trouver encore quelques motifs de consolation : tu vois couler tes jours au sein de ta famille; tu habites cette terre chérie; tu mêleras tes cendres aux cendres de tes pères... Quand je me sens accablée de tristesse, il m'arrive parfois de gravir jusqu'au sommet de ces

montagnes, d'où il me semble apercevoir, dans le lointain, les côtes de l'Afrique... Le croiras-tu?.. je sens diminuer par degrés le poids qui serrait mon cœur, et je reviens plus tranquille, en songeant à ces malheureux qui ont quitté leur patrie, pour ne la revoir jamais!.. Qu'ils sont à plaindre, mon cher Ferdinand!..

ABEN HUMEYA *(se levant brusquement)*.

Ils ne sont pas aussi heureux que nous.

ZULEMA

Mais d'où vient ce trouble, que tu caches en vain?

ABEN HUMEYA.

Je suis tranquille, Léonor... regarde.

ZULEMA.

Ah! c'est cette même tranquilité, qui me fait frémir.

ABEN HUMEYA.

Oui, je suis tranquille; et je vois pourtant le trône de mes ancêtres souillé par l'odieux Espagnol, nos mosquées réduites en cendres, nos familles dans la servitude ou dans l'exil... Que veut-on davantage?.. Moi-même, indigne de mon sang, objet de haine au ciel, et de mépris aux hommes... Que dis-je? je ne puis rentrer en moi, sans me sentir accablé de honte!

ZULEMA.

Calme-toi, mon cher Ferdinand...

ABEN HUMEYA.

Ils sont malheureux, tu les plains, ceux qui peuvent saluer encore, à la face du ciel, le nom de leur patrie, et maudire à haute voix ses bourreaux; ceux qui adorent le Dieu de leurs pères; ceux qui conservent leurs lois, leurs mœurs, leurs usages..... Qu'ils doivent envier notre sort!.. Nous vivons tranquilles, sous la main qui nous frappe; nous adorons le Dieu de nos tyrans, nous portons leur livrée, nous parlons leur langue, nous apprenons à

nos fils à maudire la race de leurs pères!.. Mais tu pâlis, Léonor!

ZULEMA.

Si quelqu'un venait à t'entendre!..

ABEN HUMEYA.

Tu as raison; je l'avais oublié: le vendredi, nos maîtres ne nous permettent pas de fermer nos portes... Ils veulent épier jusqu'aux vœux que nous adressons au ciel, dans ce jour consacré par nos pères!.. Il leur faut, pour assouvir leur rage, écouter jusqu'aux cris des victimes!

ZULEMA.

Un seul instant, de grace, je reviens...

(Elle se dirige vers la porte. Dans ce moment, Fatime entre tout éperdue, hors d'haleine, et se jette dans les bras de sa mère. Elle a son voile à la main.)

SCENE II.

ABEN HUMEYA, ZULEMA, FATIME.

FATIME.

Ma mère!..

ZULEMA.

Qu'as-tu, ma fille!..

ABEN HUMEYA.

Elvira!

ZULEMA.

Parle, mon amour... qu'as-tu?.. D'où vient ce tremblement affreux?

FATIME.

Je ne crains plus; je suis dans vos bras.

ZULEMA.

Mais quel accident t'est-il arrivé? N'étais tu pas accompagnée de tes esclaves?..

FATIME.

Oui, ma mère; je suis allée, au milieu d'elles,

voir cette après-midi la fête de Cadiar ; ma chère Isabelle venait aussi, et sa sœur nous suivait de près... Nous étions si contentes, si joyeuses!.. Nous touchions déja aux portes de la ville, et ce fut alors que je sentis dans mon cœur un pressentiment cruel, en voyant des soldats castillans...

ABEN HUMEYA.

Toujours des Castillans!..

FATIME.

Nous allions passer auprès d'eux, les yeux fixés à terre, et nous nous pressions toutes les trois, pour franchir en même temps les portes, quand nous entendîmes pousser un cri affreux... nous vîmes des soldats armés courir sur nous, arracher les voiles qui couvraient nos visages...

ABEN HUMEYA.

Ils ont arraché ton voile, ma fille!..

ZULEMA.

Écoute, Ferdinand, écoute...

FATIME.

Je l'ai ôté bien vite, en les voyant déchirer celui d'Isabelle, qui est tombée évanouie à leurs pieds...

ZULEMA.

Qu'est-elle devenue? Comment t'es-tu sauvée sans tes compagnes?

FATIME.

Je ne saurais vous le dire ; j'étais si troublée!.... heureusement que j'ai aperçu mon grand-père, qui accourait à notre secours..... Je l'ai laissé au milieu des soldats ; on proclamait de nouveaux ordres ; j'entendais par-tout des gémissements et des murmures... je n'ai pas même osé tourner la tête, croyant toujours voir des soldats me poursuivre, m'atteindre... Jamais de ma vie je ne m'éloignerai plus de ma mère!..

ZULEMA.

Oui, mon cœur, oui... Mais embrasse ton père...

Je ne serai tranquille que quand je te verrai dans ses bras...

(Fatime embrasse Aben Humeya.)

FATIME.

Vous tremblez, mon père!

ABEN HUMEYA.

Non, ma fille, non... les hommes ne tremblent jamais.

ZULEMA.

Mon cher Ferdinand, tu gardes le silence, et tu reçois avec froideur les caresses de ton enfant!

ABEN HUMEYA.

(Embrassant sa fille sur le front.)

Au contraire... tu vois; je l'embrasse.

FATIME.

J'ai déja tout oublié; ne vous affligez pas, mon père... Vous avez les larmes aux yeux.

ZULEMA.

Il pleure!.. nous sommes perdus.

SCENE III.

ABEN HUMEYA, ZULEMA, FATIME, MULEY CARIME.

MULEY CARIME.

Ma Léonor, mes enfants, le jour d'épreuve est arrivé: il faut déjouer, à force de prudence, les perfides projets de nos oppresseurs.

ZULEMA.

Quel nouveau malheur nous menace?

MULEY CARIME.

Vous savez, sans doute, ce qui est arrivé à notre Elvira... Le ciel même me conduisit à Cadiar, lorsqu'on y publiait le nouveau décret contre notre nation. On veut effacer avec le fer jusqu'aux traces de notre origine; on nous défend l'usage de notre lan-

gue maternelle, les chants de notre enfance, les voiles mêmes, qui couvrent la pudeur de nos épouses et de nos filles... Plus de doute, mes enfants ; ils veulent pousser à bout notre patience, pour avoir un motif d'appesantir leur joug... que le ciel nous préserve de tomber dans leur piège !

ZULEMA.

Dieu de clémence, écoute la voix de mon père !

MULEY CARIME.

Ma présence, j'ose m'en flatter, n'a pas été tout-à-fait inutile.... J'ai aperçu des groupes se former, aux extrémités de la place..... on gardait un morne silence ; on s'écartait, d'un air sombre, à l'approche des Castillans ; toutes les fenêtres étaient fermées... Mais je craignais que des cris imprudents, quelque signe de mécontentement et de haine, ne vinssent provoquer l'audace des soldats, et n'attirassent sur la ville les plus grands désastres... J'ai couru tout de suite auprès de nos amis ; je les ai conjurés, par ce qu'ils ont de plus cher au monde, de rentrer dans leurs foyers, d'endurer avec constance les nouveaux châtiments que Dieu nous envoie dans sa colère...

ZULEMA.

Mais tu ne dis rien, mon Ferdinand ?

ABEN HUMEYA *(Il est assis, d'un air rêveur, et répond froidement).*

J'écoute.

MULEY CARIME.

Que je me suis félicité de ne pas t'avoir aperçu dans cette foule inquiéte ! Je craignais à tout moment de t'y reconnaître ; je l'ai craint sur-tout, quand j'ai vu notre Elvira au milieu de ces filles timides qui fuyaient devant les soldats...

FATIME *(à Muley Carime).*

Qu'ils avaient l'air farouche, mon père !..

MULEY CARIME.

Je me suis jeté devant eux : « Vous ne passerez

pas sans traîner mes cheveux blancs dans la poussière... » Je leur ai dit ces mots d'un ton si assuré, si ferme, qu'ils se sont arrêtés tout-à-coup. Ils n'ont pas osé fouler aux pieds un vieillard qui protégeait de faibles enfants !

SCENE IV.

ABEN HUMEYA, ZULEMA, FATIME, MULEY, CARIME, ABEN FARAX.

ABEN FARAX.

Vous le voyez ; nos craintes mêmes ont été surpassées!... Nous ne connaissions pas encore nos tyrans; nous les avons rendus plus fiers, plus impérieux, par notre soumission infame; et, dans l'ivresse de leur triomphe, ils veulent nous interdire jusqu'â l'air que nous respirons !

ZULEMA.

Par pitié, mon ami, par pitié... Il a une femme, il a des enfants...

ABEN FARAX.

Et moi aussi, j'ai une femme, j'ai des enfants; mais les voir déshonorés!.... Je les verrai plutôt périr. — Ce n'était pas assez d'endurer tant d'humiliations, tant d'outrages; de voir nos biens et nos personnes livrés à leur merci; ils osent porter leurs regards hardis sur nos femmes et sur nos filles..... Rien n'est sacré pour eux !

MULEY CARIME.

Et tu crois éviter tant de malheurs par des emportements inutiles!.... Nos ennemis n'en demandent pas davantage.

ABEN FARAX.

Ils nous ont rendus assez malheureux pour que nous n'ayons rien à craindre.

MULEY CARIME.

Hier encore, aujourd'hui même, nous croyions aussi être arrivés au dernier terme de l'infortune... Ils ont pris bien à cœur de nous détromper.

ABEN FARAX

Et que leur reste-t-il à faire?.. Leur rage même vient d'être épuisée. — Ils se préparent à pénétrer dans nos demeures; ils vont compter sur le sein même de nos épouses le nombre de nos enfants, de leurs esclaves; on dit encore qu'ils vont nous les ravir pour les transporter au fond de la Castille!..

FATIME *(pressant la main de son père.)*

Jamais, mon père, jamais!.. Qui pourra m'arracher de vos bras?..

SCENE V.

ABEN HUMEYA, ZULEMA, FATIME, MULEY CARIME, ABEN FARAX, ABEN ABO, LE PARTAL, ET QUELQUES AUTRES CHEFS.

ABEN ABO (*en entrant*).

Fils d'Aben Humeya, sais-tu ton affront?..

ABEN HUMEYA.

Je viens de l'apprendre.

ABEN ABO.

Et tu hésites encore!

ABEN HUMEYA.

Est-il trop tard?

ABEN ABO.

Trop tard!.. Si nous avions levé le bras de la vengeance, avant d'avoir reçu ces dernières injures; si nous n'avions pas retenu, par une faiblesse criminelle, l'élan de cent tribus, prêtes à secouer le joug de nos tyrans, auraient-ils poussé si loin leur oppression et leurs insultes?.. Non, non; ils au-

raient caché leur crainte sous les dehors de la clémence ; ils auraient épargné leurs victimes ; ils n'auraient pas osé traîner dans un cachot le descendant de nos rois !..

ABEN HUMEYA.

Que dis-tu ?

ABEN ABO.

Ignores-tu donc le sort de ton père ?

ABEN HUMEYA.

De mon père !

ABEN ABO.

Oui, Aben Humeya : il est dans les fers, et n'attend que la mort.

ABEN HUMEYA (*dans une explosion de fureur*).

C'en est fait ; du sang, mes amis, du sang !.. j'en suis altéré.

ZULEMA.

Ferdinand !...

MULEY CARIME.

Mon fils !...

ABEN HUMEYA.

Laissez-moi... laissez-moi...

ZULEMA.

Regarde ta fille, qui se jette aux pieds de son père...

ABEN HUMEYA.

De son père !... Moi aussi j'en ai un, Léonor, j'en ai un... et je vais le venger.

MULEY CARIME.

Mais il faut, au moins, que nous ayons acquis la triste certitude...

ABEN ABO.

Ah ! ce n'est que trop vrai... Le brave Ali Gomel vient de quitter Grenade, d'où l'on exile impitoyablement un grand nombre de nos familles : on les chasse, sous peine de mort, de leurs tristes asiles ; on les livre à la misère, on les pousse vers le déses-

poir et vers le crime, pour se ménager un prétexte de les punir. Depuis trois jours, le marquis de Mondejar est parti de Grenade à la tête de ses soldats; et il va pénétrer dans nos montagnes, pour assurer l'exécution de ces décrets barbares... On exige de lui cette seule réponse: « Les Maures sont sous nos pieds...» ou: «Ils ne sont plus!»

ABEN FARAX.

Eh bien!... qu'attendons-nous, pour donner à nos frères le signal qu'ils demandent depuis tant d'années? *(Regardant fixement Aben Humeya.)* Faudra-t-il, pour exciter notre courage, que le sang de nos pères ait déja rougi l'échafaud?...

ABEN HUMEYA.

Non, mes amis, non: le jour de la vengeance nous éclaire déja!

ZULEMA.

Malheureuse Léonor, c'en est fait de ta vie!

MULEY CARIME.

Ma fille!...

ZULEMA.

Viens, mon Elvira, viens... il ne reste, dans ce monde, d'autre consolation à ta mère!...

MULEY CARIME.

Mais tu peux à peine te soutenir... Calme-toi, ma chère Léonor... le bras du Dieu de miséricorde s'étendra sur nous!

(Zuléma se retire, dans le plus grand abattement, au milieu de son père et de sa fille.

SCENE VI.

ABEN HUMEYA, ABEN ABO, ABEN FARAX, LE PARTAL, LES AUTRES CHEFS.

(*Pendant cette scène, le théâtre s'obscurcit par degrés.*)

ABEN HUMEYA.

Laissons les pleurs à la faiblesse; les affronts des braves ne se lavent qu'avec du sang!

LE PARTAL.

Nous te reconnaissons à ces paroles, Aben Humeya.

LES AUTRES CHEFS.

Nous te reconnaissons!

ABEN HUMEYA.

Oui, mes amis; ce n'est point une crainte indigne qui a retenu, pendant si long-temps, mon fer dans le fourreau; j'ai dévoré mes outrages, j'ai étouffé mes plaintes, pour ne pas flatter nos tyrans; mais la haine germait au fond de mon ame; et jamais la nuit n'a paru, sans que les tombeaux de mes pères aient reçu mes serments de me venger jusqu'à la mort!.. Il ne suffisait pas de savoir nos amis, nos frères, impatients de porter leurs chaînes, et prêts à les briser; il valait mieux attendre que de risquer imprudemment le sort de ces contrées, l'existence de tant de familles, le dernier espoir de la patrie!.. J'étais sûr, mes amis, que la fureur de nos tyrans passerait notre patience; et je leur ai laissé le soin de donner eux-mêmes le signal de l'insurrection... Il est donné: il sera entendu.

LE PARTAL, ET LES AUTRES CHEFS.

Il le sera.

(*Ils craignent d'être surpris; un des chefs se dirige vers la porte; et ils continuent leur dialogue d'un air mystérieux.*)

ABEN ABO.

Les avis que nous avons reçus dernièrement ne laissent plus de doute; toutes nos populations sont prêtes... Sur tout le rivage, dans les montagnes de Ronda, dans la plaine qui environne Grenade, au sein même de cette ville, au milieu de nos ennemis, nos frères préparent leurs armes, aiguisent déja leurs poignards!

ABEN FARAX.

Ils croyaient, nos tyrans, les avoir arrachés de nos mains... Ils les retrouveront dans leurs cœurs.

ABEN HUMEYA.

Que je voie luire ce jour, et je mourrai content! Mais ne perdons pas, en vaines menaces, des moments si précieux... Courons, mes amis, rassemblons nos affidés les plus braves; réunissons-nous, à l'instant même, pour mettre un terme à notre oppression!... Le ciel semble nous offrir l'occasion la plus favorable: c'est cette nuit que nos tyrans célèbrent la naissance de leur Dieu... Tandis qu'ils seront prosternés dans leurs temples, ou livrés au désordre dans d'infames orgies, nous leur échapperons à la faveur des ténèbres; nous chercherons un asile dans les profondeurs de ces montagnes; et nous redemanderons à la terre les armes de nos pères, depuis si long-temps consacrées à la vengeance!

ABEN FARAX.

C'est au fond du grand précipice, dans la caverne de l'alfaqui, que nous devrions nous réunir tous.

LE PARTAL.

Allons à la caverne de l'alfaqui!

ABEN ABO.

Il est bien juste que ce vieillard vénérable, le pontife de notre Loi et l'élu du Prophète, reçoive aujourd'hui nos serments... Lui seul, il n'a pas flé-

chi le genou devant nos oppresseurs; il a renoncé plutôt à la lumière du jour!

ABEN HUMEYA.

Eh bien! mes amis, puisque la nuit nous protège déja, allons nous réunir dans cet antre profond, où l'œil de nos ennemis n'a jamais pénétré. Ils viennent pour imprimer sur nos fronts le fer des esclaves; qu'ils retrouvent en nous leurs anciens maîtres!... Avant que l'éclair brille, la foudre les aura frappés.

(*Ils sortent tous par la porte du fond. Aben Humeya s'arrête un instant, en tournant les yeux vers l'appartement de sa femme, et part ensuite avec les autres.*)

SCENE VII.

L'ALFAQUI.

Changement de décoration. — Le théâtre représente une vaste grotte, dont la voûte est soutenue par des masses de rochers auxquelles pendent des aiguilles de stalactites. Des amoncellements de rocs occupent tout le théâtre presque jusqu'au-devant. Au second plan, à gauche, se trouve un enfoncement dans le rocher, qui sert de retraite à l'alfaqui; une lampe en fer en éclaire l'intérieur. Toute la décoration doit être sombre. L'alfaqui est assis, ayant un livre devant lui.

L'ALFAQUI.

« La puissance de l'infidèle est bâtie sur le sable, et sa domination passera plus vite que la trombe dans le désert... Un jour viendra où les enfants de la tribu sainte verront leur zèle refroidi; et la chaîne de l'esclavage pèsera sur leur cou: mais, dans leur détresse extrême, ils tourneront leurs yeux vers l'orient, et aussitôt la rosée de consolation des-

cendra du septième ciel!... » *(Il sort de la petite grotte, après quelques instans de méditation.)* Je le sais, grand Dieu, tes promesses ne peuvent manquer; elles ont un appui plus solide que les fondements de la terre!... Mais moi, faible vieillard, moi dont la vie va s'éteindre au moindre souffle, plus vite encore que cette lumière... je descendrai dans le tombeau sans être témoin de ton triomphe! Et c'était pourtant la seule espérance qui me rattachât à la vie... J'ai attendu chaque jour, pendant tant d'années, la délivrance de ton peuple; et je vois s'accroître chaque jour son avilissement et sa misère!.. Peut-être n'ai-je pas compris ta révélation mystérieuse. Il ne suffisait pas de renoncer au commerce des hommes, pour ne pas renier ta loi sainte... il fallait la proclamer à haute voix, au milieu des bourreaux, et ranimer par mon exemple la foi mourante de ces peuples... C'est ainsi que l'alfaqui de Velez. . je le vois encore... j'étais enfant... il répétait le nom d'Allah, en montant d'un pied ferme sur le bûcher; et ses yeux se tournaient encore vers le temple bâti par le fils d'Abraham, quand les flammes des idolâtres enveloppaient déja son corps!

(Avant la fin de cette scène on voit le jeune pâtre qui descend dans la caverne.)

SCENE VIII.

L'ALFAQUI, LE JEUNE PATRE.

LE JEUNE PATRE (*accourant tout joyeux*).

Me voici!...

L'ALFAQUI.

Sois le bienvenu, mon enfant.

LE JEUNE PATRE.

J'ai bien tardé; mais ce n'est pas mas faute... J'ai

été même obligé de courir, pour que vous ne fussiez pas inquiet.

L'ALFAQUI.

Tu es fatigué; je le vois bien... Approche-toi... viens ici, près de moi... Je n'ai d'autre consolation sur la terre que de te voir pendant ce peu d'instants.

LE JEUNE PATRE.

Je ne sais moi-même comment j'ai pu venir... Je suis entré aujourd'hui dans la ville avec d'autres jeunes bergers... Ils allaient célèbrer la fête de Noël, et voulaient me retenir avec eux... Ils avaient des instruments si beaux!... Mais je me suis échappé, pour vous apporter ces fruits...

(*Il tire de sa panetière un petit pain et quelques fruits secs, qu'il place sur une pierre à l'entrée de la grotte.*)

L'ALFAQUI.

Je vois bien que le Dieu d'Ismael ne m'a pas abandonné, puisqu'il t'envoie vers moi comme un ange consolateur!..

LE JEUNE PATRE.

C'est mon père qui m'ordonna de le faire à l'heure de sa mort...

L'ALFAQUI.

Je lui dois la vie, mon enfant... C'était le seul ami qui me fût resté... Il obéissait aux préceptes de Dieu et ne craignait pas la fureur de ses ennemis.

LE JEUNE PATRE.

Je l'accompagnai quelquefois, quand il venait ici... vous en souvenez-vous?

L'ALFAQUI.

Oui, mon enfant... et tu n'oublieras pas non plus les conseils que te donna ton père...

LE JEUNE PATRE.

Qui moi!.. Dès que j'aperçois un Castillan, je détourne les yeux... Aujourd'hui même, j'ai fait un long détour pour ne pas passer par la place... Il y avait tant de soldats!

L'ALFAQUI.

Ils sont arrivés depuis que je t'ai vu...

LE JEUNE PATRE.

Oui, mon père; et si vous saviez tout ce que l'on dit!.. Ils viennent nous empêcher de chanter nos jolies romances, et même de nous baigner... J'en suis fâché pour les autres; quant à moi, ça ne me fait rien: je chanterai sur le haut des montagnes, et je me baignerai dans la rivière.

L'ALFAQUI.

Mon cher enfant... que tu es heureux de ne pas sentir le poids de nos malheurs!..

(*On voit paraître successivement quelques Maures qui descendent dans la caverne.*)

LE JEUNE PATRE.

Ils me feraient bien du mal, ces soldats, s'ils savaient que je viens ici... n'est-ce pas?.. Eh bien!.. je ne vous abandonnerai de ma vie!

L'ALFAQUI.

Non, mon enfant, non... ne reviens plus... Je n'ai rien à espérer dans ce monde; et tu peux encore voir des jours heureux... Lève la tête, mon fils.. Pourquoi pleures tu?

LE JEUNE PATRE.

Je le vois bien... vous ne m'aimez pas... Moi vous laisser mourir! (*Il l'embrasse.*)

L'ALFAQUI.

Non, mon fils... tu reviendras... mais attends, du moins, que ces Castillans soient partis... tu ne les connais pas encore! — Où vas-tu?

(*Le jeune pâtre entend du bruit, et s'avance vers le fond de la caverne; mais en voyant les Maures, il revient effrayé, et va se cacher dans la petite grotte.*)

LE JEUNE PATRE.

Ah! . . . .

SCENE IX.

L'ALFAQUI, LE XENIZ, LE DALAY,
PLUSIEURS MAURES.

(Ceux-ci, et ceux qui viennent ensuite, sont costumés à la manière moresque, avec des albornoz, *des* alquizels, *etc.; ils ont des sabres et des poignards, et quelques uns portent aussi des torches ou des branches d'arbres allumées, qu'ils placeront ensuite dans les fisures des rochers.*)

L'ALFAQUI.

Qui êtes-vous?.. que venez-vous chercher jusqu' au sein de la terre?.... Est-ce un rêve, grand Dieu!..

LE DALAY.

Non, vénérable alfaqui; ce sont vos amis, vos enfants, qui viennent auprès de vous, comme on entoure un père dans des jours de danger.

L'ALFAQUI.

Moi, votre père!.. les esclaves n'ont que des maîtres.

LE XENIZ.

Nous ne méritons pas ce nom, malgré tous nos malheurs.

L'ALFAQUI.

Et quel est le nom que vous méritez?.. Vous avez renié le Dieu de vos pères; vous laissez dans les fers votre patrie, qu' ils conquirent au prix de leur sang; vouz achetez par la honte le droit de servir vos bourreaux... Choisissez, choisissez vous-mêmes : quel est le nom que je dois vous donner?

LE DALAY.

Vos reproches n'ont été jusqu'à présent que trop justes; et notre cœur nous en a fait de plus amers encore, tout le temps qu'a duré notre esclavage... Mais il touche à son terme.

L'ALFAQUI.

Que dites-vous? se pourrait-il?

LE DALAY.

Oui, élu du Prophète; nous n'oserions soutenir votre aspect, si nous devions aller reprendre nos chaînes.

QUELQUES MAURES.

Jamais!

UN PLUS GRAND NOMBRE.

Jamais!!!

SCENE X.

Les mêmes, ABEN ABO, ABEN FARAX, LE PARTAL, et quelques autres maures.

ABEN ABO.

Ces accents, ce costume, ces armes, vous annoncent assez notre ferme résolution : nous venons de jeter le masque indigne qui nous avilissait même à nos propres yeux, et nous avons repris le fer de nos pères, déja rougi du sang de nos tyrans!

ABEN FARAX.

Cent mille bras sont levés, prêts à frapper au premier signal...

ABEN ABO.

Et ce signal, on va le donner.

LE PARTAL.

Nous n'attendons ici que le fils d'Aben Humeya...

L'ALFAQUI.

Le fils d'Aben Humeya!.. le dernier rejeton de la palme royale, le descendant glorieux du Prophète!

LE PARTAL.

Lui-même, son oncle Aben Jouhar, les plus puissants de leur tribu, viennent de se rendre à nos vœux... Ils accourent tous ici partager nos dangers, notre sort...

SCENE XI.

LES PRECEDENTS, ABEN HUMEYA, ABEN JOUHAR, ET QUELQUES AUTRES MAURES DE LEUR TRIBU.

PLUSIEURS MAURES (*à l'entrée de la caverne*).

Le voilà !

UN PLUS GRAN NOMBRE.

Le voilà !!!

L'ALFAQUI.

Venez, fils de cent rois, venez!..

(Mouvement général d'enthousiasme parmi les Maures.)

ABEN HUMEYA.

Vénérable pontife, mes amis, mes frères, je crois déja, me trouvant au milieu de vous, respirer l'air de la liberté. Que ce moment heureux s'est fait attendre!.. Jamais je n'ai vu un seul de nos tyrans sans le vouer à la mort; jamais je n'ai pénétré dans le temple des infidèles, sans les marquer dans mon cœur comme les premières victimes qu'on y dût immoler.

L'ALFAQUI.

Il a pour la Loi le même zèle que ces ancêtres... Il les fera revivre.

ABEN HUMEYA.

Je vous voyais tous animés des mêmes sentiments; vos vœux m'étaient connus... mais il fallait attendre le moment d'agir, et que le coup précédât la menace... Ce moment heureux est enfin arrivé.

LE DALAY ET QUELQUES AUTRES.

Oui !

UN GRAND NOMBRE DE MAURES.

Oui !!!

ABEN JOUHAR.

Vous me connaissez assez, mes amis, pour que

je puisse élever la voix au milieu de vous, dans cette occasion qui va décider de notre sort... Ce n'est pas mon âge avancé qui glace le sang dans mes veines, ou qui me rend indifférent à l'esclavage et à la honte... Au contraire, je suis plus impatient que vous de mettre un terme à nos misères, pour jouir au moins d'un seul jour de bonheur! Mais pourquoi réveiller nos oppresseurs, et les mettre en défense avant d'avoir pris toutes nos mesures pour les frapper à mort?...

ABEN ABO (*l'interrompant*).

Nous avons des armes à la main, et nous attendrons dans les fers!

ABEN FARAX.

Verrons-nous plus long-temps nos demeures profanées?

LE DALAY.

Nos épouses en proie aux insultes!

LE PARTAL.

Nos fils dans l'esclavage!

LA PLUPART DES MAURES.

Non!

TOUS.

Non!!!

ABEN HUMEYA.

Et quel moyen plus puissant que notre soulévement même pour hâter les secours de nos amis d'Afrique, et pour mettre en armes un million de nos frères dans toute l'étendue du royaume? Quand ils verront notre race engagée dans une guerre à mort, resteront-ils un seul moment dans l'incertitude, ou refuseront-ils de nous donner la main?... C'est bien nous, nous seuls (notre cœur d'ailleurs nous l'annonce) qui sommes destinés par le ciel à donner à nos frères le signal et l'exemple... A l'abri de ces contrées sauvages, adosés contre la mer, et touchant presque de la main nos frères d'Afrique, nous

pouvons provoquer hardiment la fureur de nos ennemis, les épuiser dans une longue lutte, sans profit pour eux, sans succès, sans gloire... Quand ils ont à combattre des ennemis par-tout, verront-ils sant inquiétude et sans crainte l'incendie gagner leurs foyers?... Non, non : ils trembleront pour leurs épouses, pour leurs enfants, comme nous avons tremblé pour les nôtres ; ils reculeront d'effroi en voyant se rouvrir cet abyme qui a englouti leurs générations pendant huit siècles !

L'ALFAQUI.

Le ciel vient de parler par ta bouche, descendant des Abderrame... Il t'a choisi, sans doute, pour être le ministre de sa vengeance, et le libérateur de ta patrie ! Écoutez, mes enfants, écoutez : c'est peut-être pour la dernière fois que ma voix parviendra jusqu'à vous ; mon heure fatale approche, et je n'entrevois l'avenir que sur les bords de l'éternité !..

LE PARTAL.

Silence, mes amis, silence!

L'ALFAQUI.

Il ne suffit pas de rompre vos chaînes ; le trône d'Alhamar doit être relevé... et, vous ne l'aurez pas oublié sans doute, c'est un guerrier du sang royal, de la famille même du Prophète, qui est désigné par le ciel pour en jeter les nouveaux fondements.

LE PARTAL.

C'est bien Aben Humeya.

PLUSIEURS MAURES.

C'est lui-même !!!

ABEN ABO.

Nous n'avons pas encore tiré le fer, et déja nous songeons à nous donner un maître!

ABEN FARAX.

Ils ne manqueront pas des braves, pour nous conduire au combat ; voilà ce qu'il nous faut.

ABEN ABO.

Quand nous aurons effacé, par de glorieux combats, les marques de nos chaînes ; quand nous serons maîtres de quelques pieds de terre, pour creuser au moins nos tombeaux ; quand nous aurons enfin une patrie, ceux qui auront survécu à la longue lutte qui se prépare pourront bien se choisir un roi... et la couronne doit être alors, non pas le don du hasard, mais le prix de la victoire !

ABEN HUMEYA.

Je n'aspire pas même à ce prix, Aben Abo ; et je puis volontiers le céder aux autres : les Aben Humeya sont assurés de leur place ; ils se trouvent toujours les premiers au combat.

ABEN ABO.

Et jamais les Zégris n'y arrivent les seconds.

L'ALFAQUI.

Calmez, mes enfants, calmez cette ardeur guerrière qui brille dans vos yeux et qui semble enflammer vos paroles ; gardez-la contre nos ennemis !... Lorsque nous avons entre nos mains la liberté ou l'esclavage de nos enfants, le sort futur de la patrie, le triomphe ou l'abaissement de la religion de nos pères, pourrions-nous écouter, sans crime, la voix de nos passions? Ah! il ne s'agit pas de donner, dans le palais de l'Alhambra, la couronne d'or et de saphirs, que l'indigne Boabdil ne sut pas garder sur sa tête ; au milieu de ces précipices, menacés par nos ennemis, sur le bord même du tombeau, nous n'avons qu'une épée à donner à celui que nous choisirons pour notre chef suprême... Il ne sera élevé plus haut, que pour être plus près de la foudre !

LE PARTAL.

Parlez, organe du Prophète : nous sommes prêts à vous obéir.

QUELQUES CHEFS.

Nous le sommes tous !

L'ALFAQUI.

Le ciel a déja parlé par ses prédictions, par ses prodiges ; il va vous annoncer, par un signe glorieux, sa volonté suprême !

(Il marche, saisi d'enthousiasme, vers l'antre le plus étroit, qui est au fond de la grotte. La foule des Maures, qui se sera séparée pour lui laisser un libre passage, semble frappée, en attendant son retour, de surprise et d'étonnement.)

LE DALAY.

Où va-t-il, le vénérable pontife?

LE XENIZ.

Une inspiration soudaine a brillé sur son front.

LE PARTAL.

Attendons, mes amis, dans un recueillement religieux, les oracles qu'il va nous dicter !

L'ALFAQUI.

(Il déploie à la porte de l'antre un vieil étendard en soie cramoisie, garni à l'entour de franges d'or, et tout parsemé de demi-lunes en argent.)

Regardez, petits-fils de Tarif et de Muza, regardez !...

ABEN JOUHAR.

C'est l'étendard sacré du royaume !

LE DALAY.

L'enseigne d'Alhamar !

LE XENIZ.

Le triomphe est certain !

PLUSIEURS MAURES.

Nous sommes sauvés !

L'ALFAQUI.

Le ciel nous l'a conservé, comme un gage de sa faveur, par une série de prodiges... Le destin de l'empire y reste attaché pour toujours !

LE PARTAL.

Déployez, ô pontife, déployez au milieu de nous l'étendard royal de nos pères... Nous allons, sous son ombre sacrée, proclamer notre monarque...

Vive le fils glorieux des rois de Cordoue et de Grenade !

TOUS LES MAURES *(excepté Aben Abo, Aben Farax et leurs amis, qui sont groupés à l'un des côtés du théâtre.)*

Vive Aben Humeya!!!

ABEN HUMEYA.

De grace, mes amis, de grace... écoutez moi pendant quelques instants : je n'ai qu'un bras, un cœur à donner, et ils sont depuis long-temps à ma patrie. Que pourrais-je lui offrir de plus? Mais s'il suffit d'un bras et d'un cœur pour combattre, ce n'est point assez pour régner...

LE XENIZ *(l'interrompant)*.

Il a devant lui les traces de ses ancêtres...

LE DALAY.

Il deviendra, comme eux, notre libérateur...

LE PARTAL.

Son nom seul sera un signe de ralliement pour nos peuples, un augure du triomphe...

(Aben Humeya paraît confus, et semble, par ses signes, vouloir calmer leur enthousiasme.)

L'ALFAQUI.

N'hésite plus, bien-aimé du Prophète... Quand le ciel ordonne, l'homme doit fermer les yeux et obéir!

ABEN HUMEYA *(se mettant à genoux devant l'alfaqui)*.

Je me prosterne avec confiance devant sa volonté suprême ; et j'attends de votre bouche ses ordres sacrés.

L'ALFAQUI *(d'une voix solennelle)*.

Le Dieu d'Ismael ne t'a pas réservé, dans ces jours d'épreuve, un trône de délices... Il va déposer dans tes mains le sort d'un peuple malheureux, captif, se débattant dans les bras de la mort!... Sois son appui sur la terre... L'Éternel veille sur lui... il est aussi le juge des rois!

ABEN HUMEYA.

Je jure, ô pontife sacré, à la face du ciel et de la

terre, de gouverner ces peuples en paix et en justice, et de verser mon sang pour leur défense... Puissent mes paroles s'élever jusqu'au trône suprême, et le Dieu d'Ismaël les accueillir dans sa bonté !

L'ALFAQUI.

Il les a déja écrites, de sa main toute-puissante, dans le livre de ta destinée... A la fin des siècles, quand le monde ne sera plus, tu les auras devant tes yeux !... (*Aben Humeya se lève, et après un instant de silence, l'Alfaqui continue ainsi :*) Je te confie, au nom du Tout-Puissant, cet étendard sacré, qui orna le couronnement de vingt rois, depuis Alhamar jusqu' à Muley Hacem... Il ne s'est jamais courbé devant la croix de l'infidèle, et il doit encore flotter sur la grande mosquée de Grenade ! (*Aben Humeya prend l'étendard.*) Voilà, mes enfants, voilà votre monarque !... que le chef le plus âgé de ces tribus le reconnaisse au nom de tous.

ABEN JOUHAR.

Nous te reconnaissons pour notre roi, descendant glorieux des Abderrame... (*Il se prosterne et baise la terre, à l'endroit où Aben Humeya avait son pied droit.*)

PRESQUE TOUS LES MAURES.

Vive Aben Humeya ! ! !

L'ALFAQUI.

Musulmans, le cours de la lune signalait aujourd'hui le jour saint, consacré par la Loi aux ablutions et aux prières ; et vous n'avez pas rempli ce devoir... Mais, en ce moment même, loin de la vue de nos oppresseurs, vos accents monteront plus purs vers le ciel, dans le silence auguste de la nuit ; et les premiers instants de votre délivrance seront consacrés à son divin Auteur !

(Ils se tournent tous vers l'orient.)

CHOEUR.

L'ALFAQUI.

Bénissez, Musulmans, bénissez l'Éternel !

TOUT LE CHOEUR.

Il n'est qu'un Dieu, c'est le Dieu d'Ismaël !

PREMIÈRE PARTIE DU CHOEUR.

«Le Tout-Puissant a dicté ces paroles, »
Dit Mahomet en montrant le Coran.

SECONDE PARTIE DU CHOEUR.

Et de leur base, à sa voix, les idoles
Vont s'engloutir dans des fleuves de sang.

PREMIÈRE PARTIE DU CHOEUR.

Aux nations son Prophète fidèle
Criait : «Allah !... périssez ou croyez ! »

SECONDE PARTIE DU CHOEUR.

Et sous son glaive a péri le rebelle,
Et l'univers se prosterne à ses pieds.

L'ALFAQUI.

Bénissez, musulmans, bénissez l'Éternel !

TOUT LE CHOEUR.

Il n'est qu'un Dieu, c'est le Dieu d'Ismaël !

PREMIÈRE PARTIE DU CHOEUR.

Dieu seul est fort ; en ses mains est la foudre :
Dieu seul est grand ; il remplit l'univers.

SECONDE PARTIE DU CHOEUR.

Dieu seul est Dieu !...

(On entend dans le lointain sonner une cloche : le chant cesse tout-a-coup ; les Maures se montrent d'abord étonnés et interdits.)

L'ALFAQUI.

Entendez-vous ? entendez-vous ?... Enfants d'Ismaël, les infidèles vous appellent pour idolâtrer dans leur temple !

ABEN HUMEYA.

Non : c'est l'heure de la vengeance ; c'est la voix de la mort !

TOUS LES MAURES.

C'est la mort ! ! !

QUELQUES VOIX *(dans le fond de la caverne)*.

La mort !...

(*Ils tirent tous leurs sabres ; quelques uns vont reprendre les torches et les branches d'arbres allumées.*)

ABEN HUMEYA.

Courons, mes amis, courons !... Pénétrons de tous côtés dans la ville ; portons les flammes dans leurs temples, le fer dans leurs foyers... Entre les bras de leurs épouses, au pied de leurs autels, dans l'asile de nos demeures, qu'ils trouvent par-tout le glaive de la mort !

TOUS.

La mort ! ! !

ABEN HUMEYA.

Point de pardon, point de pitié... nous avons à venger, en quelques instants, un demi-siècle d'esclavage ! (*S'élançant au milieu de la foule, l'étendard déployé.*) Aux armes, musulmans !

TOUS.

Aux armes ! !

(*Ils sortent en tumulte, brandissant leurs sabres, secouant les torches : l'alfaqui les suit jusqu'au pied de la rampe, en les animant de la voix et du geste*).

L'ALFAQUI.

Frappez, enfants d'Ismaël, frappez !... Le Dieu de Mahomet vous regarde, et l'Ange exterminateur marche devant vous !

TOUS.

Aux armes !!!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la place de la petite ville de Cadiar. Au fond on voit une ancienne mosquée servant de temple aux chrétiens, à laquelle on monte par quelques degrés. De chaque côté de l'église une rue en pente, toutes les deux longues et étroites. Il y en aura d'autres qui aboutissent aussi à la place.

SCENE I.

DES PATRES ET DES BERGERES, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, SOLDATS CASTILLANS.

(*Au lever du rideau, on voit un feu de joie au milieu de la place; des groupes de gens du peuple* et le chœur de pâtres et de bergères, *qui chantent et qui dansent. Quelques soldats castillans regardent le bal.*)

CHŒUR.

Chants d'amour, joie et fêtes,
Ici-bas comme au ciel!
Gai, bergers et fillettes,
C'est la nuit de Noël!

Cette nuit, ni l'amant infidèle,
Ni l'amant jaloux
N'est admis parmi nous:

Point de bruit, point d'injuste querelle ;
Mais aveux charmants,
Doux propos et doux chants.
En chantant les amants se répondent
Ce qu'on ne dit pas
Sans un grand embarras.
Chantons donc ; que nos cœurs se confondent,
Ivres jusqu'au jour
De plaisir et d'amour.

CHOEUR.

Chantons tous; que nos cœurs se confondent,
Ivres jusqu'au jour
De plaisir et d'amour.

CHOEUR.

Ici-bas joie et fêtes,
Doux transports comme au ciel!
Gai, bergers et fillettes,
C'est la nuit de Noël!

Livrons-nous sans contrainte à la danse :
Au cœur attristé
Elle rend la gaieté :
Au retour d'une vive cadence,
Quand on est heureux
On devient plus joyeux.
Et la danse à l'amour est propice :
On parle, on sourit
A l'amant qu'on chérit.
Dansons donc ; deux à deux qu'on s'unisse,
Ivres jusqu'au jour
De plaisir et d'amour.

CHOEUR.

Dansons tous ; deux à deux qu'on s'unisse,

Ivres jusqu'au jour
De plaisir et d'amour.

(*Tandis qu'on chante en chœur, et qu'on danse pour la dernière fois, on entend sonner la cloche.*)

UN SOLDAT CASTILLAN.

Silence!... n'entendez-vous pas ?...

PATRES ET BERGÈRES.

Allons! allons!

D'AUTRES.

Nous danserons après.

(*Ils entrent dans l'église, dont la porte se ferme sur eux; on entend ensuite un prélude d'orgue, et peu de temps après un chant lent et suave. Quand on aura chanté une strophe, et que la musique seule se fera entendre, on verra paraître, par une des rues du fond, Aben Farax, suivi de deux ou trois Maures; et par l'autre rue le Partal et le Dalay, accompagnés de quelques autres. Ils viennent tous enveloppés dans des* albornoz *ou des* alquizels, *et approchent avec le plus grand mystère. Dès qu'ils sont aux coins de l'église, et qu'ils voient la place déserte, ils secouent en l'air leurs* alquizels *blancs, pour appeler plusieurs Maures, qui arrivent de différents côtés. Aben Farax et le Partal se réunissent vers le milieu de la place, environnés d'un groupe de Maures: d'autres forment aussi des groupes, et semblent se concerter entre eux. Il règne par-tout le plus grand silence, qui n'est interrompu que par l'écho lointain du chant.*)

HYMNE SACRÉ.

Du Seigneur célébrons la clémence;
Il remplit tous les vœux d'Israël:
Pour signer le traité d'alliance,
Il consent à se faire mortel!

CHOEUR.

Sion, respire;
Plus de douleur!
Reprends ta lyre,
C'est le Sauveur!

La colombe a paru sur la terre,
Apportant un symbole de paix :
L'Océan dans son lit se resserre,
Et l'abyme est fermé pour jamais!

CHOEUR.

Sion, respire,
Plus de douleur!
Reprends ta lyre,
C'est le Sauveur!

Ce n'est plus ce vengeur si terrible,
Foudroyant les cités de ses feux ;
Il paraît comme un astre paisible,
Réjouissant et la terre et les cieux!

CHOEUR.

Sion, respire ;
Plus de douleur!
Reprends ta lyre,
C'est le Sauveur!

SCENE II.

ABEN FARAX, LE PARTAL, LE DALAY, LE XENIZ, MAURES.

ABEN FARAX.

Il sont déja dans l'église...

LE PARTAL.

Ils auront moins de chemin à faire... ils ont sous leurs pieds le tombeau.

ABEN FARAX.

Tous nos amis sont-ils prêts?...

LE PARTAL.

Aussitôt que nous pousserons le cri d'extermina-

tion, il sera répété par-tout, et parviendra jusqu'au pied du château...

LE XENIZ.

Je plains ceux qui s'y trouvent... Aben Humeya a le bras si dur!...

ABEN FARAX (*Il quitte son groupe, et vient dans l'autre*).

Où est le Dalay?...

LE DALAY.

Me voici.

ABEN FARAX.

Toutes leurs maisons son-elles marquées?...

LE DALAY.

Et même les nôtres, où il y a des Castillans.

ABEN FARAX.

Il faut enfoncer les portes qui ne s'ouvriront pas devant vous..... qu'ils ne trouvent de refuge nulle part!

LE PARTAL.

Prenez garde, mes amis, de ne pas confondre les Castillans... vous les distinguerez à leur costume...

LE DALAY.

Il suffira de fermer les yeux, et de laisser agir nos poignards.

ABEN FARAX.

Va t'emparer d'une de ces portes, tandis que le Partal occupera l'autre.... qu'ils trouvent toutes les issues fermées; et que s'ils essaient de sortir, ils tombent sous vos coups.

LE DALAY.

Sois tranquille...

LE PARTAL.

Venez....

(Ils partent, suivis de plusieurs Maures. Chacun d'eux va se placer vers le milieu d'une des rues du fond, pour attendre ceux qui voudront sortir de l'église par les portes latérales.)

ABEN FARAX *(au Xeniz et à ceux qui restent avec lui.)*

Nous sommes plus heureux....nos serons les premiers à verser leur sang!

(Ils apprêtent leurs armes.)

LE XENIZ ET QUELQUES MAURES.

Partons!

Ils se dirigent vers la porte principale de l'église, dans le plus grand silence, tandis que le chant continue, plus lent encore et plus doux. Quand ils seront réunis devant la porte et sur les degres Aben Farax se retourne vers eux, et leur montre le ciel avec son sabre. Ils poussent tous ce cri :

Mort aux Castillans! *(qui est répété en même temps dans toutes les rues.)*

SCENE III.

(Aben Farax et la plupart des Maures se sont précipités dans l'église ; on entend le tumulte; la foule veut sortir, et les deux battants de la porte se referment. En même temps ces différents cris se font entendre:)

HOMMES ET FEMMES.

Grace!... au nom de Dieu!... grace!

LES MAURES.

Mort aux Castillans!

LES SOLDATS.

Assassins!...

(On entend dans l'interieur le cliquetis des armes : les soldats castillans tâchent de se frayer un passage l'épée à la main ; les Maures veulent les empêcher de sortir; mais ils sont refoulés, et les Castillans descendent par les rues du fond, traversent rapidement la place, et s'en vont par une des rues latérales, toujours poursuivis par les Maures, et combattant à l'arme blanche.)

LES SOLDATS.

Au château!... sauvons-nous!

LES MAURES.

Mort aux Castillans!

TOUS.

Au château!!!

(Aussitôt que les Maures auront laissé libres les portes de l'église, on voit en sortir par flots les gens du peuple, des pâtres, des femmes, des enfants.... Ils fuient de tous côtés dans le plus grand

désordre, et disparaissent par toutes les rues. Cette fuite, ainsi que le combat, doivent se passer au fond de la place, sans que les acteurs se rapprochent du premier plan du tableau.)

SCENE IV.

UN GROUPE DE QUELQUES MAURES, UNE FEMME CASTILLANE, UN MAURE.

(On voit descendre, par une des rues du fond, une femme castillane, ayant dans ses bras un enfant : un Maure la poursuit vivement, le sabre à la main.)

LA FEMME.

Mon enfant !... mon enfant !...

LE MAURE.

Tu le retrouveras dans l' enfer !...

LA FEMME.

Par pitié !...

(Au moment où elle passe devant une des rues latérales, Muley Carime en sort, et s' interpose entre la femme et le Maure, qui était deja sur le point de la saisir.)

SCENE V.

LES MEMES, MULEY CARIME.

MULEY CARIME.

Que fais-tu, misérable ?

LE MAURE *(voulant frapper)*.

C'est le fils d'un Castillan...

MULEY CARIME.

Arrête! Je te croyais un brave.... non pas un assassin.

(La femme epuisée s' est jetée aux pieds de Muley Carime, et embrasse ses genoux, ainsi que son enfant.)

LE MAURE.

Mais...

MULEY CARIME.

Je vois que dans l' obscurité tu t' es trompé toi-même... je t'excuse... tu croyais poursuivre un ennemi... c'est une femme!

(*Le Maure se montre interdit ; il s' éloigne lentement, et va se réunir aux autres.*)

UN MAURE *(dans le groupe).*

Encore ce vieillard!... On le trouve part-tout.

MULEY CARIME.

Relève-toi, malheureuse.... tu n'as rien à craindre.. Pourquoi embrasses-tu ma main?... ce que j'ai fait pour toi, je devais le faire.

MAURE PREMIER.

Vous l'entendez?... Il ne se cache pas.... Il a toujours aimé les chrétiens.

MAURE SECOND.

Qui sait!... peut-être l' est-il lui-même dans le fond du cœur.

LA FEMME (*au moment de se relever*).

Embrasse, mon fils, embrasse encore ses pieds... Tu lui dois la vie! *(L' enfant obéit.)*

MULEY CARIME.

Tu n'as pas d'autres enfants?

LA FEMME.

C'est le seul... et j' ai été sur le point de le perdre... Je l' ai vu déja égorgé dans mes bras!... *(Elle l' embrasse avec la plus grande tendresse.)*

MULEY CARIME.

Ne pleure pas, bonne femme... tu affliges cet enfant... Ecoute. *(D'un ton plus bas.)* Il ne faut pas qu'on te retrouve ici..Dans ce moment la fureur les aveugle ; ils sont capables de tout... Viens avec moi; je t'accompagnerai jusqu' aux portes de la ville, et je t'indiquerai un endroit où tu pourras te réfugier.

LA FEMME.

Que le Dieu du ciel vous bénisse!... Vous avez sauvé ce pauvre orphelin...

MULEY CARIME.

Il me connaît déja.... tu vois, il me prend la main... Venez, venez tous deux avec moi.

(Ils s'en vont par la rue opposée à celle qui conduit au château.)

SCENE VI.

LES MAURES.

(Ils restent silencieux et comme étonnés pendant un instant).

MAURE PREMIER.

Il a voulu sauver cet enfant pour s' en faire ensuite un mérite.

MAURE SECOND.

C' est dommage qu'il ait pris aussi notre costume... L' habit castillan lui allait mieux.

MAURE PREMIER.

Il l' a ôté cette nuit pour ne pas périr avec ses amis... mais il l'aura gardé pour le reprendre un jour.

MAURE SECOND.

Ce n' est pas sa faute, c'est la nôtre.... pourquoi l'avoir laissé échapper?...

SCENE VII.

LES MEMES, ABEN ABO, ABEN FARAX.

(Aben Abo et Aben Farax entrent par la rue qui conduit au château, au moment précis pour entendre ces dernières paroles).

ABEN FARAX.

Qui?

MAURE PREMIER.

Le fils d'un Castillan...

MAURE SECOND.

Que Muley Carime vient de sauver.

ABEN FARAX.

Muley Carime !

MAURE PREMIER.

Pourquoi cet étonnement ?... Rien de si naturel... Il a toujours été le plus humble esclave des chrétiens.

ABEN FARAX.

N' en parlez pas ainsi.... Vous lui devez plus de respect... N' est-ce pas le beau-père de votre roi ?

MAURE SECOND.

De notre roi ?

MAURE PREMIER.

S'il devient comme Carime, il ne le sera pas longtemps.

ABEN ABO.

Fort bien, mes amis, fort bien.... Vous faites les braves quand ils sont loin.... et vous tremblez en leur présence !

QUELQUES MAURES.

Nous !

ABEN ABO.

Vous venez de le dire vous-mêmes.... N' est-ce pas un mot de Carime qui a fait tomber le poignard de vos mains ?

MAURE PREMIER.

Si ce n'avait pas été un enfant !

ABEN FARAX.

Tu as raison, mon ami.... Son père peut-être a égorgé le tien.

MAURE PREMIER.

Son fils le vengera *(Il part aussitot, en faisant signe aux autres de le suivre. Ils s' en vont par la même rue qu' a prise Muley Carime.)*

SCENE VIII.

ABEN ABO, ABEN FARAX.

ABEN ABO.

Misérables!.... leur fureur s' allume et s' éteint comme un feu de sarment.

ABEN FARAX.

Et pourquoi ne pas profiter de ce caractère impétueux, à la première occasion que le sort nous présente?... qui sait!.... peut-être cet incident même pourrait bien nous servir... On murmure déja contre Carime; il ne sera pas difficile de changer la méfiance en haine.

ABEN ABO.

Tu t' occupes trop de ce vieillard.... On voit bien que c'est lui qui te refusa la main de sa fille, et la livra, sous tes yeux, à un rival abhorré...

ABEN FARAX.

Depuis long-temps j'ai oublié mon amour; je n' ai pas oublié mon affront.

ABEN ABO.

Et tu ne vois que Carime, quand tu songes à te venger!

ABEN FARAX.

C' est que j' espère frapper, d'un seul coup, deux victimes.

ABEN ABO *(lui serrant la main)*.

Si tu avais vu l' insolent, comme je viens de le voir moi-même!... Je me suis empressé de fuir sa présence; j' allais éclater. Il n'avait fait qu'égorger quelques soldats, vieux, infirmes.... d' autres plongés dans le sommeil ou dans l'ivresse.... Eh bien! le croiras-tu?... il se montrait tout fier, comme s'il venait de remporter un grand triomphe.... Il parcourait le château en maître; il affectait déja la majesté

royale... Quel est, a-t-il dit, ce guerrier qui a monté le premier par l'échelle? Il montrait le desir de le récompenser; mais aussitôt qu' il a entendu mon nom, son front s' est rembruni; il n' a pu prononcer un mot.

ABEN FARAX.

Il ne déguise pas la haine qu'il a vouée au nom Zégri.... Il l'a sucée avec le lait; il la porte dans son sang...

ABEN ABO.

Et moi je transmettrai la mienne à mes fils, et aux enfants de mes fils, jusqu' à la dernière génération! J' ai pu l' étouffer un instant, pour réunir contre l'ennemi commun les deux tribus rivales; mais quand j' ai vu cet ambitieux se jeter le dernier dans la révolte, pour s'emparer, un instant après, du pouvoir suprême; quand je le vois s' apprêter à nous insulter par son dédain, plus amer encore que sa colère... Non, Farax, non, nous ne sommes pas nés pour être ses esclaves.

ABEN FARAX.

Ses esclaves!... Aben Abo, sois tranquille.... Il vient de monter sur un précipice; le pied va lui glisser. Je connais nos guerriers, mieux encore que toi-même: dans un moment d'enthousiasme, ils l'ont proclamé leur roi... ils ont cru choisir un chef, non se donner un maître.... Mais si le moindre revers vient atteindre nos armes; si le plus léger soupcon plane un jour sur sa tête.... On voit près de lui ce vieillard, le père de sa femme, le confident de Mondejar, l'instrument de ses ordres... Il a osé, au milieu du carnage, protéger la vie des chrétiens; il tâchera, par des conseils timides, d'entraver nos efforts... Nous faut-il davantage pour les perdre tous deux?...

ABEN ABO.

Mais... n'est-ce pas lui-même... celui qui vient accompagné de deux Castillans?...

ABEN FARAX.

Oui... c'est Carime...

ABEN ABO.

Viens, viens ici...

ABEN FARAX *(portant la main d'Aben Abo sur son cœur).*

Sens-tu comme il bat?... Nous serons bientôt vengés.

(Ils se cachent à l'entrée d'une maison, située près de la rue par où les autres vont arriver, et dont la porte aura été enfoncée dans la nuit. Ensuite ils reparaissent, de temps à autre, comme s'ils observaient Muley Carime et Lara, et qu'ils voulussent comprendre leur entretien. Avant la fin de la scène précédente, le jour commence à poindre, de manière à ce q'on puisse distinguer les objets.)

SCENE IX.

LARA, MULEY CARIME, UN ECUYER CASTILLAN.
(Celui-ci à une lance, avec un petit drapeau blanc ; et dans la main gauche un riche bouclier.)

MULEY CARIME.

Vous devez attendre ici, noble Lara... J'ai déja fait prévenir de votre arrivée; et je ne crois pas qu'on vous permette d' entrer dans le château.

LARA.

Je leur en sais gré, au lieu de m' en plaindre... Ils m'épargneront la vue de mes frères assassinés! Mais puis-je vous parler franchement, comme un chevalier loyal à son ancien ami?... Je savais les avis alarmants que Mondejar avait reçus; j' ai maintenant sous mes yeux ces ruines, ces désastres; et cependant tout ce que je vois ne me paraît encore qu' un songe affreux... J' ai peine à y croire!

MULEY CARIME.

Pourtant ce n'est que trop vrai.

LARA.

Vous-même, vous, le père de ces contrées, et leur défenseur constant auprès de Mondejar, avez-vous pu tromper sa confiance, et partager un délire qui doit coûter tant de larmes?...

MULEY CARIME.

Il n'est plus temps de faire des excuses ni des reproches.... A quoi méneraient-ils ?.... J' ai employé tous mes efforts (le Dieu du ciel m'en est témoin !) pour écarter de ces peuples de si grandes calamités... Quand je les verrai fondre sur moi, je les envisagerai sans crainte.

LARA.

Il ne suffit pas de mourir avec courage pour remplir les devoirs que la patrie nous impose; quand on la voit sur le bord de l'abyme...

MULEY CARIME.

On doit partager son sort.

LARA.

On doit la sauver.

MULEY CARIME.

La sauver !... Vous connaissez bien, brave Lara, le tumulte des camps et l'horreur des batailles; mais vous ne connaissez pas ce qu'il y a de plus orageux, de plus terrible encore... l'insurrection d'un peuple!

LARA.

Je n'ignore pas combien il est difficile de faire entendre la voix de la raison, lorsque tous les cœurs ne brûlent que de l'ardeur de la vengeance; mais je n'ignore pas non plus la condition du peuple, aussi féroce dans les premiers accès de sa rage qu'inconstant dans ses resolutions, et timide dans les revers. On peut bien combattre avec courage, lorsqu'on n'expose que ses jours en face de l'ennemi; mais quand on se voit entouré par des populations entiè-

res, sans abri, sans défense, exténuées de fatigue et de faim; quand on n'aperçoit de tous côtés que des femmes et des enfants poussant des cris de détresse, et menacés par l'esclavage... Consultez votre cœur; vous avez une fille!

MULEY CARIME

Oui...

LARA *(l'interrompant)*.

Êtes-vous assuré de l'avoir demain?

MULEY CARIME (*après une courte suspension*).

Vous n'êtes pas père, Lara; j'en suis sûr... vous m'auriez épargné cette question cruelle!

LARA.

Ce n'est pas le desir de vous affliger qui a dicté mes paroles... c'est l'amitié, l'intérêt le plus tendre... Pourrais-je, dans ce péril extrême, vous cacher la vérité!.. Un jour, une heure, un seul instant peut-être va décider du sort de ces peuples: s'ils ne déposent les armes, dès qu'ils en seront sommés, leur perte est sûre, inévitable... Sauvez-les de leur destruction! Mondejar comptait beaucoup sur vous, sur l'influence de votre famille, sur ce même don Ferdinand de Valor, qui vient de se mettre à la tête des révoltés...

MULEY CARIME.

Il a été séduit par des amis perfides, entraîné par la multitude...

LARA.

Mais ces amis, cette multitude, pourront-ils le sauver?

MULEY CARIME (*avec abattement*).

Dieu seul...

LARA.

Et vous.

MULEY CARIME.

Moi!..

LARA.

Vous-même.

MULEY CARIME.

Je ne vous comprends pas...

LARA (*on entend du bruit dans le lointain*).

Ce n'est point ici le lieu ni l'occasion de m'expliquer avec vous davantage. Mais j'espère vous entretenir encore, pendant quelques instants, avant mon départ... Peut-être serons-nous assez heureux pour prévenir bien des désastres !

(*On voit des Maures qui arrivent de tous côtés : Aben Abo et Farax sortent sans être aperçus de Lara ni de Muley Carime. On entend, du côté du château, le son de petites timbales et d'autres instruments moresques. Aben Humeya paraît ensuite accompagné des chefs, et suivi par la foule. Tous les Maures son armés avec des arquebuses, des arbalètes, des frondes, etc. Quelques uns ont de petits étendards rouges à la main. Ils se distribuent dans la place, sur les degrés de l'église, dans les deux rues du fond. Le tout doit former un tableau.*)

SCENE X.

LARA, MULEY CARIME, ABEN HUMEYA, ABEN ABO, ABEN FARAX, ABEN JOUHAR, LE PARTAL, LE DALAY, LE XENIZ; PLUSIEURS AUTRES MAURES.

ABEN HUMEYA.

Vous pouvez exposer votre message, noble Lara; nous sommes prêts à vous écouter.

LARA.

L'illustre marquis de Mondejar, capitaine-général du royaume de Grenade, m'envoie vers vous, don Ferdinand...

TOUS LES MAURES (*l'interrompant brusquement*).

Aben Humeya!!!

ABEN HUMEYA.

(Il fait un signe de commandement aux siens, et puis s'adresse à Lara, qui semble d'abord un peu surpris.)

Vous pouvez continuer librement; vous ne serez point interrompu.

LARA.

L'illustre Mondejar m'envoie vers vous et vers ces peuples... Avant de me rendre son interprète, je crois inutile de vous rappeler tous ses titres à votre respect, à votre confiance, j'ose même le dire, à votre gratitude... Ils son trop grands et trop récents pour que vous les ayez oubliés. Depuis longtemps il vous gouvernait rempli de zèle et de justice. . Il a fait plus : il a pris, comme un des beaux titres de sa gloire, celui de votre protecteur naturel, et a couru se jeter au pied du trône.. Ce n'était pas un chef intercédant en faveur d'un peuple; c'était plutôt un père offrant sa vie pour ses enfants! Comment avez-vous répondu à tant de loyauté?.. Je n'ai pas besoin de vous faire rougir : regardez autour de vous... ou plutôt regardez vos mains; elles sont teintes de sang innocent! Et c'est pourtant à la vue de telles horreurs, quand les cris des victimes se font encore entendre, et lorsque le bras de la justice est déja levé sur vos têtes, que j'ose vous adresser des paroles de paix... Je connais Mondejar: il aime mieux pardonner que punir! Mais ne vous abusez pas sur les motifs ni sur les suites de cette démarche... Il n'y a qu'une soumission prompte, un repentir sincère, un recours à la clémence du monarque, par l'intercession de ce même chef, votre ange tutélaire, qui puissent aujourd'hui vous arracher à une ruine certaine... Dieu, Dieu seul peut vous sauver demain!

ABEN HUMEYA.

(Il aura paru distrait, à la fin du discours de Lara, et comme préoccupé de quelque idée.)

Holà! chargez ce Castillan de chaînes, et traînes-le dans un cachot.

(Quelques Maures font semblant d'obéir, et puis s'arrêtent indécis.)

LARA.

Comment!.. Voudriez-vous couronner tant de crimes par cet attentat!.. Mais on n'approche pas impunément d'un vieux soldat des *tercios* espagnols...

(Il met la main sur la garde de son épée : l'écuyer fait un mouvement avec sa lance.)

ABEN HUMEYA.

Le courage, Lara, est dans cette occasion tout-à-fait inutile... Vous allez éprouver vous-même les tourments que nos anciens tyrans nous on fait éprouver... Nous verrons jusqu'où va cette constance castillane, dont vous paraissez si fiers; nous verrons si vous n'achetez pas la vie au prix de votre soumission, de vos serments, de votre foi même...

LARA.

Moi, barbare, moi!.. Je renoncerais, pour sauver une vie ignominieuse, je renoncerais à mon roi, à ma patrie, à la religion de mes pères!.. La mort plutôt, mille fois la mort!

ABEN HUMEYA (*avec froideur et dédain*).

Voilà notre réponse. — Partez.

TOUS LES MAURES.

(Dans un entraînement d'enthousiasme).

Vive Aben Humeya!!!

LARA (*après quelque hésitation*).

Écoutez-moi... de grace... un seul instant...

ABEN HUMEYA.

Qu'avez-vous à ajouter? sont-ce des reproches? Nous les avons entendus. Des promesses? Vous les

avez toutes violées. Des menaces? Nous sommes résolus à mourir.

PLUSIEURS MAURES.

Nous le sommes tous!

D'AUTRES MAURES.

Tous !!!

LARA.

Mais vous avez des femmes, des enfants... Avez-vous songé à leur sort?

ABEN HUMEYA.

Oui, nous y avons songé ; et aussitôt nous avons pris les armes.

QUELQUES CHEFS.

Pour ne les déposer jamais!.. jamais!..

ABEN HUMEYA.

Vous venez d'entendre, Lara... Qu'attendez-vous encore?..

LARA (*après une courte suspension*).

Eh bien, je vais, pour la dernière fois, mettre votre sort dans vos mains; mais n'oubliez pas, dans ce moment fatal, que vous serez responsable, devant Dieu et devant les hommes, de tout le sang qui va couler! (*Il prend la lance de la main de son écuyer, l'enfonce un peu dans la terre, et y suspend le bouclier. — Il revient ensuite à sa place.*) Peuple de ces montagnes!.. le marquis de Mondejar vous envoie son bouclier, en signe de protection, et comme un gage inviolable de paix... Voulez-vous le garder parmi vous, et rentrer immédiatement, sous l'obéissance du roi de Castille?

PLUSIEURS MAURES.

Non!

D'AUTRES MAURES.

Non !!! (*Ils jettent des pierres et des flèches contre le bouclier, et le renversent.*)

ABEN ABO *(Il saisit un brandon allumé du feu de joie ; quelques-autres Maures imitent son exemple : ils mettent le feu à l'église).*

Dites à Mondejar qu'il vienne prendre possession de la ville... Nous allons nous-mêmes lui éclairer la route !

LARA.

Malheureux !.. que faites-vous ?.. C'est votre arrêt de mort.

(Il fait un signe à l'écuyer, qui reprend aussitôt la lance et le bouclier.)

SCENE XI.

LES MEMES PERSONNAGES DE LA SCENE PRECEDENTE, LARA ET SON ECUYER EXCEPTES.

ABEN HUMEYA.

Allez, Muley Carime, accompagnez ce messager... et ne le quittez pas qu'il ne soit hors de la ville.

(Il part Aben Farax fait un signe à quelques Maures, et suit le pas de Muley Carime.)

SCENE XII.

LES MEMES PERSONNAGES DE LA SCENE PRECEDENTE, HORMIS MULEY CARIME, FARAX, ET LES MAURES QUI L'ONT SUIVI.

ABEN HUMEYA.

Et vous, Aben Jouhar, partez à l'instant même ; mettez-vous à la tête de nos peuples soulevés, et empêchez nos ennemis de franchir le fleuve d'Orgiba...

SCENE XIII.

LES MEMES PERSONNAGES DE LA SCENE PRECEDENTE, ABEN JOUHAR EXCEPTE.

ABEN HUMEYA.

Le sort en est jeté : vous venez de l'entendre de la bouche de nos ennemis... Plus de paix, plus de trêve entre nous ; on ne nous laisse d'autre alternative que la victoire ou l'échafaud !

TOUS LES MAURES.

Nous l'acceptons !!!

ABEN HUMEYA.

Que je suis fier en ce moment d'être le roi d'un tel peuple !

LE PARTAL.

Nous périrons plutôt que de retomber sous le joug.

ABEN HUMEYA.

Quand on est prêt à périr, on est sûr de triompher. Suivez moi, mes amis : donnons nous-mêmes le signal du combat; et que l'écho de ces montagnes ne répète que des accents guerriers !

TOUS.

Vive Aben Humeya !!!

(On entend le bruit des acclamations et l'écho des instruments militaires : l'incendie de l'église augmente ; les portes et les fenêtres s'écroulent, et laissent voir l'intérieur tout en flammes, tandis que la neige tombe en flocons.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente une salle d'un ancien château moresque. Au-devant, et à la droite du spectateur, sont les appartements de Muley Carime et de Zuléma, fermés par des portières d'étoffe. Du même côté, une ancienne horloge est adossée à une colonne : de l'autre côté sont deux fenêtres, à travers lesquelles on aperçoit une partie de la ville éclairée par la lune. Au fond de la salle, terminée par une colonnade à jour, sont à droite et à gauche deux escaliers parallèles conduisant à une galerie transversale qui domine le théâtre, du milieu de laquelle s'étend un long corridor. Au-dessous de la galerie, entre les deux escaliers, est l'entrée des souterrains défendue par des grilles en bronze. Une grande lampe, suspendue à la voûte, éclaire une partie de la salle.

SCENE I.

ABEN HUMEYA, ZULEMA, FATIME,
FEMMES ET ESCLAVES NOIRES.

(Aben Humeya, Zuléma et Fatime sont assis sur des coussins, d'un côté du théâtre : à quelque distance est un groupe de femmes; l'une d'elles chante, tandis que d'autres l'accompagnent avec des téorbes.)

ROMANCE MORESQUE.

Aben Hamet, en quittant sa patrie,
La mort dans l'ame et des pleurs dans les yeux

S'arrête au bout de la plaine fleurie,
Belle Grenade, et te fait ses adieux.

Cité d'amour, paradis des fontaines,
Heureux et fier dans ton sein je vécus...
Je vais mourir sur des rives lointaines;
Hélas! hélas! je ne te verrai plus!

Au mois des fleurs, je verrai l'hirondelle
Quitter l'Afrique et franchir l'horizon:
Libre et joyeuse, en chantant où va-t-elle?..
De ses amours égayer ma maison.

Heureux oiseau, de mon cœur qui t'envie,
Porte avec toi les regrets superflus:
Va les offrir à ma chère patrie...
Hélas! hélas! je ne la verrai plus!

SCENE II.

ABEN HUMEYA, ZULEMA, FATIME.

(*Aux premiers mots que prononce Zuléma, Fatime se lève et fait retirer les femmes et les esclaves.*)

ZULEMA.

Cette romance a un ton si naïf, si tendre, qu'elle va droit au cœur, et fait bien du mal... Je ne l'entends chanter jamais, sans laisser tomber de mes yeux quelques larmes...

ABEN HUMEYA.

Tu parais te plaire dans cet état de mélancolie, qui augmente chaque jour aux dépens de ton bonheur et du mien.

ZULEMA.

Au contraire, je m'efforce d'éloigner de mon ame toutes les pensées funestes qui peuvent l'attrister.

ABEN HUMEYA.

As-tu quelque chagrin, quelque peine secrète?..

ZULEMA.

Des secrets pour toi!.. Le dis-tu sérieusement? Je n'ai jamais eu une seule pensée qui ne t'appartînt! Moi-même, je ne parviens pas à me rendre compte de cette tristesse habituelle... Je desire souvent, dans le cours de la journée, que la nuit approche, pour jouir au moins de quelque repos; mais si l'accablement et la langueur me ferment les yeux, il n'est pas de rêve affreux, pas d'image pénible qui ne vienne m'assaillir, pour m'éveiller en sursaut... Hier encore... Je ne veux pas t'attrister; je te tiens auprès de moi, et mon père repose là tranquille!

ABEN HUMEYA.

Mais à présent que peux-tu craindre?

ZULEMA *(lui prenant la main affectueusement)*.

Ce que je crains?.. Tu n'aimes pas, Aben Humeya, tu n'aimes pas!.. Je me rappelle maintenant, avec une émotion bien tendre, la vie tranquille que nous menions dans notre maison de campagne... Là, point d'ennemis, point de rivaux; tu faisais des heureux, et tout respirait, autour de nous, la paix et le bonheur... Cependant, le croiras-tu?.. je trouvais, là même, des motifs d'être inquiéte... Quelle difference, mon ami, quelle différence!.. Les peines d'autrefois me paraissent maintenant la suprême félicité... Je te l'avoue: depuis que notre situation est changée, depuis que je te vois environné de ce vain éclat qui cache tant de périls, je ne prévois que des malheurs... Es-tu plus heureux, Aben Humeya?.. Tu ne me le diras pas, mon ami; je le sais bien.

FATIME.

Pour moi, je suis très contente d'être la fille d'un roi... Tout le monde me le dit; et j'ai tant de plaisir à l'entendre!.. Il n'y a que ce vieux château, que

je ne puis souffrir... Il a quelque chose de triste et de sombre, qui me serre le cœur... Que notre maison de campagne était plus belle, plus riante! Je la parcourais toute, la nuit aussi bien que le jour; mais ici je n'en ferais pas autant pour rien au monde.

ABEN HUMEYA (*souriant*).

Tu n'es pas brave, Fatime... Je croyais que les filles des rois n'avaient pas peur.

FATIME.

Je n'ai pas peur, je vous assure; mais j'ai entendu racconter des histoires si afreuses!.. C'est dans ce même château que résida, pendant quelque temps, *Abdilehi le Zagal*, qui fut maudit du ciel, pour avoir prêté ses armes au roi de Castille... La pierre où il s'asseyait est devenue toute noire! Mais ce qui m'effraie davantage ce sont ces taches de sang que je vois par-tout sur les murs... Je n'aime pas les chrétiens... ils nous ont fait tant de mal!.. Mais que Dieu me pardonne!... quand je me rappelle leur massacre, j'éprouve un sentiment de pitié.

ZULEMA.

Tais-toi, ma fille...

ABEN HUMEYA.

Laisse-la... quand je l'entends, j'oublie tout au monde!

FATIME.

La première grace que j'ai à vous demander c'est de ne pas rester ici... Nous ne serons vraiment heureux que quand nous ne verrons plus ces sombres murailles... Si vous aviez entendu ce que me disait ce matin ma vieille esclave égyptienne!.. Dans six lunes, au plus tard, nous serons à Grenade. Je n'aurai pas peur alors; non, mon père, vous ne vous moquerez plus de moi... Je parcourrai à minuit tout le palais de l'Alhambra.

ZULEMA.

Tu es devenue folle, Fatime...

ABEN HUMEYA.

Laisse-la, je t'en prie... Qu'est-ce que l'esclave te disait, ma chère?

FATIME.

Oh! elle me racontait des merveilles; et je la priai mille fois de me les répéter... « Ton père, me disait-elle, sera bientôt roi de l'Andalousie, et chassera les chrétiens au-delà de la *Sierra Morena*... Toi... » Quand à moi... je n'ose pas le dire.

ABEN HUMEYA.

Pourquoi?.. T'annonçait-elle quelque chose de triste?

FATIME.

Il s'en faut bien !.. Elle m'a prédit, au contraire, que je deviendrai l'épouse d'un grand prince... Mais je ne vous quitterai pas, ma mère; nous pourrons demeurer, mon mari et moi, au Généralife.

ZULEMA.

Tu me fais sourire, ma fille... Je ne t'ai vue, de ma vie, si contente.

ABEN HUMEYA.

Et moi aussi, je suis plus heureux maintenant que je te vois moins triste.

ZULEMA (*se tournant inquiète vers la galerie du fond*).

Mais quelle est cette rumeur ?...

ABEN HUMEYA.

Ce n'est rien... Le vent, qui souffle dans le long corridor...

ZULEMA.

Je croyais y avoir entendu des pas...

ABEN HUMEYA.

Et qui pourrait venir à cette heure?

ZULEMA.

Je n'en sais rien; mais il me semble que j'entends quelque bruit de plus près... (*Ils écoutent en silen-*

ce.) Je ne me trompais pas ; quelqu'un arrive...

(Aben Abo et Aben Farax paraissent à l'entrée du corridor ; et ils attendent que Zuléma et Fatime se soient retirées.)

ABEN HUMEYA.

C'est Aben Abo et Farax.

ZULEMA.

Que viennent-ils chercher ici ?.. Leur seule présence m'effraie.

ABEN HUMEYA.

Ne t'inquiéte pas, Zuléma... va repposer tranquille.

ZULEMA.

Adieu, mon ami, à demain...

ABEN HUMEYA.

A demain... Que je te trouve plus heureuse et plus gaie.

(Zuléma se retire en laissant entrevoir son inquiétude. Aben Humeya se montre, pendant un moment, distrait, comme si quelque triste pensée l'avait assailli tout-á-coup.)

FATIME.

Vous ne m'embrassez pas ce soir ?

ABEN HUMEYA *(l'embrassant)*.

Si, ma fille...., de tout mon cœur.

FATIME.

Je vais rêver, toute la nuit, au beau château de l'Alhambra *(Elle part d'un air enjoué)*.

SCENE III.

ABEN HUMEYA, ABEN ABO, ABEN FARAX.

(Ils entrent lentement, d'un air mystérieux, et vont se placer chacun d'un côté d'Aben Humeya.)

ABEN ABO.

Aben Humeya, nous t'apportons une triste nouvelle...

ABEN FARAX.

Et nous sommes forcés de te déchirer le cœur.

ABEN HUMEYA *(avec vivacité)*.

Mon père a-t-il péri ?

ABEN ABO.

Hier il vivait encore.

ABEN HUMEYA.

Je n'ai rien à craindre ; je viens de quitter ma femme et ma fille.

ABEN ABO.

Ah ! ce sont elles qui vont te coûter des larmes de sang.

ABEN FARAX.

Leur bonheur et le tien ont fini pour jamais !

ABEN HUMEYA.

Que dites-vous ?.... plus de mystère ! Je préfère le plus grand malheur à cette incertitude.

ABEN ABO.

Quand tu auras devant les yeux l'affreuse vérité...

ABEN HUMEYA.

N'importe, je veux la savoir tout entière : parlez.

ABEN ABO *(à Farax)*.

C'est à toi de lui apprendre...

ABEN HUMEYA.

Et pourquoi ne pas le faire toi-même ?

ABEN ABO.

Tu le devineras, lorsque tu sauras le crime et le coupable...

ABEN HUMEYA *(avec impatience)*.

Quel crime, quel coupable ?..

ABEN ABO.

On nous a trahis, vendus, livrés par le plus noir complot...

ABEN HUMEYA.

Et pourquoi crains-tu de le révéler ?

ABEN ABO.

Je ne crains que pour toi...

ABEN HUMEYA.

Pour moi !.. ne t'inquiéte pas, Aben Abo... s'il y a

des dangers à courir, je sais les affronter; s'il y a des criminels, je saurai les punir.

ABEN ABO.

Ta main tremblera long-temps avant de les frapper...

ABEN HUMEYA.

Prononcez le nom des coupables; et l'éclair ne sera pas plus prompt.

ABEN ABO.

Muley Carim... Mais tu changes de couleur!.. remets-toi, Aben Humeya...

ABEN FARAX.

Ta situation nous fait pitié.

ABEN HUMEYA.

(Il reste, pendant quelque temps, déconcerté et interdit; puis, revenant sur lui-même, il reprend d'un ton grave.)

Et sur quels indices se fonde un si étrange soupçon?

ABEN ABO.

Plût à Dieu que ce ne fussent que des indices!..., nous aurions pu fermer les yeux.

ABEN FARAX.

Ce sont bien des preuves...

ABEN HUMEYA.

Mais sont-elles certaines?

ABEN FARAX.

Incontestables.

ABEN HUMEYA.

Y a-t-il des témoins?

ABEN ABO.

Un seul.

ABEN HUMEYA.

L'accuse-t-il?

ABEN ABO.

Il le condamne.

ABEN HUMEYA.

Il peut se tromper...

ABEN ABO.

Il ne le peut pas.

ABEN HUMEYA.

Ou bien desirer sa ruine...

ABEN ABO.

Il voudrait à tout prix le sauver.

ABEN HUMEYA.

Est-il son ami ?

ABEN ABO.

Plus encore.

ABEN HUMEYA.

Qui est-il donc ?

ABEN ABO.

C'est lui-même. — Tu peux garder cette lettre... elle est déja connue.

(Il remet un papier à Aben Humeya, qui le lit en silence, laissant apercevoir son trouble. Aben Abo et Aben Farax l'observent avec soin, tandis qu'il reste immobile, les yeux fixés sur le papier.)

ABEN HUMEYA.

(Dans un moment de distraction et de rêverie.)

Malheureuse !.. ton cœur ne te trompait pas... tu as bien à pleurer !.. *(Il reprend le papier, et semble le relire.)*

ABEN FARAX.

Voyez comme on espérait nous ramener à l'esclavage... On n'attendait qu'un moment de faiblesse pour river de nouveau nos fers...

ABEN ABO.

Mais, du moins, il n'est pas ingrat... Il ne t'oubliait pas, Aben Humeya.. il demandait ta grace... il voulait sauver ta famille aux dépens de notre liberté... L'exemple de Boabdil, jouissant en Afrique de ses trésors infames, paraissait sourire aux yeux du perfide !

ABEN HUMEYA (*d'un ton sévère*).

C'est assez. Comment cette lettre est-elle tombée dans vos mains ?

ABEN FARAX.

Lara qui en était chargé l'a laissée sur sa route.

ABEN HUMEYA.

Où l'avez-vous trouvée?

ABEN FARAX (*froidement*).

Sur son cadavre.

ABEN HUMEYA.

Et vous avez violé, par une embûche indigne...

ABEN FARAX.

Continuez, Aben Humeya ; ne vous retenez pas... quand on vient de déjouer une trahison infame, on peut de sang-froid écouter des reproches. Nous avions vu l'adroit messager s'entretenir d'un air mystérieux avec Muley Carime.... nous avons même saisi quelques paroles... nous connaissions ce vieillard timide, ses desseins, ses anciennes liaisons avec Mondejar.... nous étions sûrs qu'il ne laisserait pas échapper la seule occasion favorable qui lui fût offerte... et nous avons dû profiter, à notre tour, de la seule qui nous restât pour le démasquer, pour le confondre. Est-ce notre faute, si ce Castillan orgueilleux a préféré de mourir plutôt que de céder? Dans sa longue agonie, le ciel fit qu'il découvrit le crime, par les moyens mêmes qu'il employait pour le cacher ; et ce ne fut qu'après sa mort que nous trouvâmes sous sa main roidie cette lettre fatale. (*Il met la main sur sa poitrine, en imitant l'action de Lara.*)

ABEN ABO.

Elle ne laisse pas l'ombre même du doute ; la trahison est avérée ; le coupable lui-même l'a scellée de sa main...

ABEN FARAX.

Et doit bientôt la sceller de son sang.

ABEN ABO.

Qui pourrait en douter !.. Nous avons tout hasardé, pour secouer un odieux esclavage... et nous li-

vrerions notre sort aux machinations de quelques traîtres!.. On n'osera point nous le proposer; nous ne saurions pas le soufrir.

ABEN HUMEYA.

Ni moi, je ne souffre pas non plus d'avertissements ni de menaces... Vous avez rempli votre devoir; je remplirai le mien : sortez.

ABEN ABO.

J'étais loin de vous adresser des avertissements ni des menaces... Serait-ce déja vous insulter que vous rappeler vos serments?

ABEN HUMEYA.

Je ne les ai pas oubliés, pour qu'on me les rappelle.

ABEN ABO.

Quand on hésite à les remplir, on est près de les oublier.

ABEN HUMEYA.

Je suis plus près encor de punir l'insolence. Sortez..... sortez!.. *(Il s'éloigne d'un air courroucé. Aben Farax tire du bras Aben Abo, et l'emmène avec lui.)*

ABEN ABO (*s'arrêtant au milieu du théâtre*).

Que j'ai peine à retenir ma juste colère!..

ABEN FARAX.

Viens, Aben Abo, ne perdons pas de temps... Va te mettre á la tête de nos amis... Je vais m'emparer des issues secrètes du château.

ABEN ABO (*s'éloignant*).

Je reviens...

(Il sortent.)

SCENE IV.

ABEN HUMEYA.

(*Il paraît plongé dans la plus grande agitation : tantôt il se promène à grands pas, et tantôt il s'arrête ; il interrompt ses discours pour les reprendre ensuite ; et il fait voir, de toutes manières, l'état de trouble où se trouve son ame.*)

Qu'as-tu fait, malheureux, qu'as-tu fait ? Tu m'as livré sans défense aux mains de mes ennemis!.. Mais tu ne l'auras pas fait impunement. Non, non ; je jetterai ta tête sanglante à la face de ces audacieux!... Et pourquoi douter un seul instant ? Il nous a trahis ; qu'il périsse! quoi de plus juste ? Cet exemple d'ailleurs arrêtera d'autres desseins coupables, imposera silence à mes rivaux, affermira mon trône... Mais l'affermira-t-il?.. C'est dans ma famille, dans mes foyers mêmes, que va se montrer aux peuples indignés le premier traître à la patrie ; il pourra, du haut de l'échafaud, appeler mes fils *ses enfants!*... C'est peut-être ce que desirent davantage ces perfides ; il leur tarde de me voir humilié aux yeux de la multitude, afin de miner par le mépris ma puissance d'un jour, en attendant qu'ils puissent l'abattre. Ils veulent me voir rougir, en nommant le coupable, et rentrer honteux dans ma demeure, essuyer les plaintes, les reproches d'une épouse désolée ! Non ; qu'il vive, qu'il vive... il faut sauver le père de ma femme... et que la joie de mes ennemis ne soit pas si complète !.. Mais quel moyen d'y parvenir ?.. Ils vont publier par-tout sa trahison ; on connait déja la mort de Lara et la lettre trouvée sur son sein ; ils me sommeront de présenter la preuve du crime... Comment les démentir ?.. La moindre contradiction, le moindre retard me per-

drait aux yeux d'un peuple emporté, méfiant, qui vient de briser ses fers, et qui souffre à regret l'ombre même de la domination... Je ne le sauverais pas, et il m'entraînerait dans sa ruine...... Qu'il périsse, qu'il périsse tout seul !.. Mais je ne puis sortir de ce cercle fatal : la honte de son supplice va rejaillir sur mon épouse, sur mes enfants, sur moi-même ; il va périr en butte à la haine du ciel, aux malédictions de cent peuples, aux insultes d'une foule effrénée... et moi, son ami, son hôte, moi qui aujourd'hui même l'appelais *mon père*, je serai forcé de souscrire, d'assister, d'applaudir à sa mort! Non ; je ne saurais survivre à cette humiliation ; il faut l'éviter à tout prix ! Le moyen... le moyen... un seul, quel qu'il soit, un seul, et je l'adopte... (*Se tournant vers l'appartement de Muley Carime.*) Ah ! ce n'est pas ta vie, misérable, ce n'est pas ta vie qui embarrasse mes pas ; je te traîne comme un cadavre qu'on a lié fortement à mon corps ! Et pourquoi ne pas m'en délivrer ?.. Je le puis ; je le dois ; je vais le faire. Plus d'hésitation, plus de doute : un seul instant peut décider mon sort ! Avant que ces perfides aient eu le temps de se reconnaître ; tandis qu'ils délibèrent, qu'ils choisissent, qu'ils arrêtent leur plan pour me perdre, détruisons leurs projets par un coup décisif... Vous me demandiez tout-à-l'heure, vous m'imposiez d'un ton de maîtres la mort du coupable ! Eh bien ! attendez un moment, je vais vous satisfaire... Mais il emportera vos espérances dans le tombeau.

SCENE V.

ABEN HUMEYA, ALIATAR.

ABEN HUMEYA.

Aliatar !.. Aliatar !.. *(L'esclave noir paraît, ayant un long poignard à sa ceinture.)* Où sont les autres esclaves ?

ALIATAR.

Dans la cour du château.

ABEN HUMEYA.

Es-tu seul ?

ALIATAR.

Seul.

ABEN HUMEYA.

Personne n'écoute ?

ALIATAR.

Personne.

ABEN HUMEYA.

Va réveiller Muley Carime ; qu'il vienne à l'instant même... je l'attends ici. *(Il lui fait un signe de s'approcher de lui ; et puis lui dit d'un ton mystérieux) :* Tu te tiendras là bas , caché dans l'ombre, à l'entrée du long corridor... S'il sort , et que je reste... frappe. *(L'esclave va partir precipitamment)*. Arrête !.. *(Après un instant de suspension)*. Ta tête ne tient qu'au secret.

(L'esclave s'incline profondément , et part tout de suite.)

SCENE VI.

ABEN HUMEYA.

(*Il se promène silencieux, laisse tomber les paroles suivantes, et se jette sur les coussins, dans un état d'abattement et de rêverie.*)

Il dort tranquille... et peut-être que dans ce moment même il rêve à son bonheur!.. Garde ton sommeil, infortuné... garde-le, un seul instant encore... Tu va te réveiller pour la dernière fois!..

(*Dans l' intervalle des deux scènes, l'esclave traverse le théâtre, et va se placer dans l'endroit indiqué, de manière à être aperçu, dans le lointain, par les spectateurs.*)

SCENE VII.

ABEN HUMEYA, MULEY CARIME.

MULEY CARIME.

Quel motif si pressant me fait paraître devant toi, à une telle heure?

ABEN HUMEYA.

Une affaire très grave, sur laquelle je dois vous consulter.

MULEY CARIME.

Et tu as voulu profiter de la solitude et du silence de la nuit... Ou bien cette affaire importante doit être décidée avant le jour.

ABEN HUMEYA (*lui montrant la pendule*).

Regardez, Muley Carime, regardez!

MULEY CARIME.

Une heure vient de sonner.

ABEN HUMEYA.

Quand l'heure prochaine sonnera, cette grande affaire sera terminée.

MULEY CARIME.

Terminée !

ABEN HUMEYA.

Et pour toujours...

(*Il se fait silence pendant quelques instants.*)

MULEY CARIME.

Tu parais préoccupé, Aben Humeya... Je vois bien que quelque grand chagrin t'agite...

ABEN HUMEYA.

C'est un secret fatal...

MULEY CARIME.

Et pourquoi tarder á me le confier ?

ABEN HUMEYA.

Ne vous empressez pas, de le savoir... Il pèsera toujours sur mon ame, et il va vous accabler.

MULEY CARIME.

Mais quel est donc ce secret ?.. Ah! je te l'avais bien prédit : ce n'est ni l'élévation, ni la puissance qui peuvent nous donner sur la terre un seul jour de bonheur : tu as perdu la paix de ton ame ; tu as joué ton sort, tout sacrifié pour un peuple inconstant, qui t'abandonnera au jour du danger...

ABEN HUMEYA.

Et que j'ai juré de défendre, même au prix de mon sang. Avez-vous entendu, Muley Carime, avez-vous entendu ?.. *Même au prix de mon sang...*

MULEY CARIME.

Et pourquoi m'adresses-tu ces paroles ?..

ABEN HUMEYA.

Je vous prie seulement de les bien peser.

MULEY CARIME.

Je ne te comprends pas...

ABEN HUMEYA.

Vous allez me comprendre. J'ai tout sacrifié pour l'affranchissement de ce peuple... Vous venez de le dire ; et lui, à son tour, il a mis en moi sa confiance, sa force, l'espoir de son sort... Tiendra-t-il

ses promesses? Dieu le sait ! Moi, je sais que je tiendrai les miennes.

MULEY CARIME (*l'interrompant*).

Mais...

ABEN HUMEYA.

Pas encore... écoutez. J'ai un vieux père, dont la vie m'intéresse bien plus que ma vie même... Il est sous la main de nos ennemis, chargé de fers, le couteau sur le gorge... Je le sais, je le savais quand j'ai donné le signal contre ses bourreaux.. et ils connaissent bien, les cruels, le moyen de m'atteindre!

MULEY CARIME.

Pourquoi vas-tu si vite au-devant du malheur?..

ABEN HUMEYA.

Écouttez-moi en silence; je finis à l' instant. J' ai risqué la vie de mon père; chaque coup que je frappe peut hâter sa mort; et pourtant je n' ai pas hésité.... Calculez, calculez vous-même, si quelque chose au monde pourra me retenir!

MULEY CARIME.

Mais d'où vient que tu jettes sur moi ce regard triste et sombre?... Que veux-tu me dire?

ABEN HUMEYA.

Maintenant que je vous ai montré le fond de mon cœur, je vais vous consulter sur cette grande affaire... et vous saurez d'avance à quoi vous en tenir. Il y a parmi nous un traître...

MULEY CARIME.

Un traître!.. En es-tu sûr?

ABEN HUMEYA.

Sûr; et vous allez l'être vous-même! Quelle punition mérite-t-il?

MULEY CARIME.

A-t-il des enfants? (*Aben Humeya garde le silence*). Tu ne réponds pas, Aben Humeya?

ABEN HUMEYA.

Il n'en aura plus demain.

MULEY CARIME *(à part.)*

Quel souvenir, grand Dieu !

ABEN HUMEYA.

Vous paraissez troublé...

MULEY CARIME.

Moi, non... Je plains ce malheureux.... je suis père aussi...

ABEN HUMEYA.

Je vois qu'il vous inspire une pitié bien tendre.... Est-ce que son nom vous serait connu ?...

MULEY CARIME.

Et comment veux-tu que je le connaisse ?

ABEN HUMEYA.

Rentrez un instant en vous-même.... Consultez votre mémoire... Votre cœur vous aidera peut-être..

MULEY CARIME.

Il me serait plus facile de l' apprendre de toi...

ABEN HUMEYA.

Voulez-vous m'y forcer ?...

MULEY CARIME.

Je ne t'y force pas ; je te le demande.

ABEN HUMEYA.

Et moi je voudrais l'éviter à tout prix.

MULEY CARIME.

Mais d'où vient que tu hésites à prononcer le nom du coupable ?

ABEN HUMEYA.

C'est que son nom, en sortant de ma bouche, porte avec lui son arrêt de mort.

MULEY CARIME.

Son arrêt de mort !...

ABEN HUMEYA.

Et à l'instant même.

MULEY CARIME *(d' une voix altérée)*.

Je plains ce malheureux... je le plains de toute mon ame ; mais puisque tu veux absolument que j' écoute son nom...

ABEN HUMEYA.

Au contraire, vous ne l' entendrez pas.

MULEY CARIME.

Non !

ABEN HUMEYA.

Vous le verrez de vos propres yeux.

(Aben Humeya lui montre la lettre ouverte, Muley Carime l'é_carte de sa main.)

MULEY CARIME.

Il suffit. *(Après un court intervalle, et en même temps qu' il regarde Aben Humeya, en lui montrant l'appartement de sa femme.)* Es-tu le seul dépositaire de ce secret?...

ABEN HUMEYA.

Il y en a d' autres

MULEY CARIME.

Qui?

ABEN HUMEYA.

Aben Abo et Farax.

MULEY CARIME.

Je connais mon sort.

ABEN HUMEYA.

Vous le connaissez!

MULEY CARIME.

Et je l'attends tranquille.

ABEN HUMEYA.

(Il jette un coup d' œil autour de l' appartement, tire de son sein un petit flacon d' or, l' ouvre, et le lui présente.)

Prenez: sauvez-vous. *(Il détourne le visage, et se jette sur les coussins dans le plus grand accablement.)*

MULEY CARIME.

(Il prend le flacon, boit et fixe sur Aben Humeya un regard immobile. S' approchant de lui.)

Tu règneras. *(Ils restent pendant quelques instants dans cette situation.)* Ecoute, Aben Humeya, écoute... Tu me connais bien tard... trop tard!... Tu m' avais mal jugé; mais, dans ce moment, ton cœur

me rend pleine justice; il me venge, et t'humilie devant moi.... ta main tremblait plus que la mienne, en saisissant ce poison mortel!... J' étais bien loin d'aimer nos oppresseurs.. je les haïssais de toute mon ame, autant que toi, plus encore peut-être.... ils m' avaient rendu plus long-temps malheureux! Mais j'étais père, Aben Humeya, j'étais père, et je voyais en danger mes enfants... Malheureux, je tremblais pour ton épouse et pour ta fille, quand tu m'accusais de faiblesse! *(Réprimant son attendrissement.)* L'amour de mes enfants me coûte la vie : tu le vois; je meurs pour les sauver...que je n'emporte pas dans le tombeau le regret d' avoir fait en vain un tel sacrifice!... Veux-tu me le promettre?

ABEN HUMEYA *(se levant.)*

Mais... que puis-je faire ?

MULEY CARIME.

Engage-moi ta parole... et je verrai plus tranquille s'approcher mon heure fatale !

ABEN HUMEYA.

Si je le puis...

MULEY CARIME.

Tu le peux.

ABEN HUMEYA.

Je le promets.

MULEY CARIME.

Tu vas le jurer dans mes mains. Mais pourquoi ce mouvement?... C'est moi qui le premier te présente la mienne... serre-la sans crainte; elle n'est pas encore froide! *(Il lui prend la main)* Ecoute maintenant... ne tremble pas ; écoute!... Le bruit des armes va pénétrer bientôt dans ces contrées.... les braves combattront; je n'en doute pas ; mais leurs familles!... Ah ! n' expose pas ma fille, n' expose pas sa chère enfant, aux horreurs d'une guerre d'extermination... quel serait leur sort, si tu venais à périr?.. Vois ma destinée, Aben Humeya, toujours

ma destinée : à présent même, je tremble pour ta vie ! Mais tu peux soulager mon ame, si j'emporte avec moi l'espérance d'avoir atteint mon but... J'avais fait équiper, quand je vis s'annoncer ces orages, un bâtiment tunisien, qui se trouve dans le port d'Adra.. en quelques heures on peut le gagner ; en quelques heures il peut transporter à Tanger ta femme et ta fille...

ABEN HUMEYA.

Je le ferai...

MULEY CARIME.

Et je compte sur ta promesse. Maintenant je porte dans mon sein la conviction que tu n'oserais pas me tromper !

SCENE VIII.

ABEN HUMEYA, MULEY CARIME, LE PARTAL, QUELQUES MAURES.

(*Ils arrivent par le long corridor.*)

LE PARTAL (*lui criant de loin*).

Aben Humeya, sauvez-vous !

ABEN HUMEYA.

Moi me sauver ! où est l'ennemi ?...

LE PARTAL.

Il a franchi le fleuve, il approche... Mais ce n'est pas lui qui vous ménace ; ce sont nos guerriers révoltés.

ABEN HUMEYA.

Est-il possible !...

LE PARTAL.

On a répandu parmi eux les accusations les plus odieuses... On dit que votre oncle Aben Jouhar a vendu à l'ennemi le passage du fleuve ; que vous-même vous êtes son complice...

ABEN HUMEYA.

Moi !

LE PARTAL.

On parle tout haut de la trahison de Muley Carime...

ABEN HUMEYA.

Ah ! je reconnais les perfides... mais leur joie s'éteindra bientôt *(Il va partir.)*

SCENE IX.

ABEN HUMEYA, MULEY CARIME, LE PARTAL, LE XENIZ, ALIATAR ; QUELQUES MAURES, ET UNE FOULE D'ESCLAVES.

LE XENIZ (*hors d'haleine, du haut de la galerie*).

Où allez-vous ?... Arrêtez ! Il n'y a pas un moment à perdre... On vient en foule assaillir le château... on ose même demander votre tête...

ABEN HUMEYA.

Je vais la leur porter. Mes armes ! *(Aliatar court les chercher.)*

SCENE X.

LES PRECEDENTS, ALIATAR EXCEPTE.

LE XENIZ.

Ce son Aben Abo et Farax qui conduisent les rebelles.

ABEN HUMEYA.

Mes armes ! où sont mes armes ? ..

(*Deux esclaves partent en toute hâte.*)

LE PARTAL.

Nous avons encore une retraite assurée par cette issue secrète...

ABEN HUMEYA.

Mes armes !!!

SCENE XI.

LES PRECEDENTS, ALIATAR.

(Aliatar apporte un sabre et un poignard, et les donne à Aben Humeya.)

ABEN HUMEYA *(tirant le fer et jetant au loin le fourreau.)*

Je te remercie, ô sort, je te remercie... je vais verser de ma main le sang de ces deux traîtres, ou mourir en roi.

(Ils sortent.)

SCENE XII.

MULEY CARIME, ZULEMA.

ZULEMA. *(en ouvrant la porte.)*

Quel est ce bruit ?.. Mon père !

MULEY CARIME.

Ma fille... Grand Dieu !

ZULEMA.

Je croyais avoir reconnu la voix de mon époux... Dans ce moment même, je pensais à vous deux.

MULEY CARIME.

A nous deux !...

ZULEMA.

Oui, mon père ; je ne vous sépare jamais dans ma pensée ni dans mon cœur.... ma dernière prière, avant de me livrer au sommeil, s'adresse à Dieu pour vous et pour lui !

MULEY CARIME.

Zuléma !...

ZULEMA.

Vous paraissez attendri, et vous faites de vains

efforts pour retenir vos larmes.... Quelle nouvelle calamité nous ménace encore?...

MULEY CARIME.

Ne t'effraie pas, ma fille... mais... je dois te quitter...

ZULEMA.

Me quitter!.... et quelle cause assez pressante pourrait vous forcer?...

MULEY CARIME.

C'est nécessaire.

ZULEMA.

Mon époux le sait-il? *(Muley Carime ne répond pas.)* Ah! je le vois bien; c'est lui-même qui vous l'a ordonné... mais ce départ n' aura pas lieu; non, non... je saurai l'empêcher *(Elle part, pleine d'espérance).*

MULEY CARIME.

Arrête... où vas-tu?

ZULEMA (*avec abattement*).

J'allais trouver mon époux... ne m'est-il pas permis de le prier pour mon père?

MULEY CARIME.

C'est inutile, ma chère Zuléma... tout-à-fait inutile....

ZULEMA.

Ne le croyez pas... Je ne lui ai point demandé d'autre grace, et il sait combien je vous aime!... Loin de vous, je le dis du fond de mon cœur, je ne pourrais supporter la vie!...

MULEY CARIME.

Pourquoi ces larmes maintenant?

ZULEMA.

Je ne pleure pas... mon père... je m'attendris toujours quand un souvenir, bien triste, vient traverser mon ame... Dieu, Dieu sait ce que je lui demande souvent! *(Elle prend avec une grande émotion la main de son père.)* Il m'exaucera... oui, il m'exau-

cera... J'ai déja pleuré ma mère... ma pauvre mère.... et, mon cœur me le dit, je ne pleurerai qu'elle !...

MULEY CARIME (*se débarrassant de sa fille, et se jetant sur le sofa.*)

C'est trop, mon Dieu, c'est trop!... Ayez pitié d'un père!... (*Après quelque intervalle.*) Viens, Zuléma, viens... approche plus près de moi...

ZULEMA (*avec vivacité.*)

Vous ne partirez pas?

MULEY CARIME.

Il le faut, ma fille.

ZULEMA.

Mais... du moins vous reviendrez bientôt?

MULEY CARIME.

Bientôt !...

ZULEMA.

Que veut dire ce sourire amer?... Il a glacé mon sang!

MULEY CARIME.

J'ai besoin d'un peu de recueillement... Il faut nous séparer (*Il se lève*). Tes paroles déchirent mon ame, et je ne suis pas assez fort.... Tu remplis d'amertume mes derniers instants...

ZULEMA (*tout effrayée*).

Les derniers !...

MULEY CARIME (*revenant à lui*).

Les derniers qui me restent avant de te quitter. (*Il l'embrasse avec la plus grande tendresse.*) Adieu, Zuléma... Dieu sera ton père... Il est toujours celui des malheureux !...

ZULEMA.

Pourquoi ces paroles mysterieuses, cet accent déchirant?.. Quelque péril vous menace peut-être...

MULEY CARIME.

Non, ma fille, aucun...

ZULEMA.

C'est donc un triste pressentiment... Si je vous voyais pour le dernière fois !.. Oh ! non, mon père, non, vous ne partirez pas *(Elle se jette tout-à-coup aux pieds de son père, et embrasse ses genoux).*

MULEY CARIME.

Laisse-moi, ma fille... laisse, au nom du ciel... tu me fais souffrir mille fois les tourments de la mort !

ZULEMA.

Attendez au moins jusqu'au jour... Nous passerons ensemble quelques heures encore... Je préparerai mon ame á cette séparation cruelle !

MULEY CARIME.

Non, ma fille, non... On m'attend déja !...

(La pendule sonne deux heures : Muley Carime semble frappé d'un coup de tonnerre, et tombe sur les coussins).

ZULEMA.

D'où vient ce frémissement ?.. *(Regardant l'horloge).* C'est l'horloge qui a sonné... *(Revenant á son père).* Qu'est-ce que je vois !.. Vous êtes pâle, défait.... Vos yeux inmobiles sont fixés sur moi, et ils ne répandent plus une seule larme !.. *(Elle se lève effarée).* Aben Humeya !.. Aben Humeya !.. *(Muley Carime place sa main sur la bouche de sa fille, comme pour l'empécher de crier ; elle la repousse avec horreur).* Ah, mon Dieu !.. sa main est glacée.

MULEY CARIME.

Ma fille... ma fille...

ZULEMA.

Respirez, mon père, respirez... Nous ne nous séparerons pas... Je vous suivrai partout. *(Muley Carime la regarde avec une tendresse extréme ; et en lui prenant la main, il la porte sur son cœur).* Oh! oui je le sais bien ; je suis là.. je suis là pour toujours.

MULEY CARIME (*avec un frémissement douloureux.*)

Pour toujours... (*Il expire.*)

ZULEMA.

Mon père... mon père... vous ne répondez pas ?.. Vous ne reconnaissez plus votre fille!.. Viens, Aben Humeya, viens à mon secours... Mon père est mort! (*Elle tombe aux pieds de Muley Carime.*)

(*Après un court silence, on entend vers le fond, et dans le lointain, le tumulte de la révolte, et quelques coups d'arquebuse; puis des coups redoublés du côté de l'appartement de Zuléma*).

SCENE XIII.

LES MEMES, FATIME, LA VIEILLE ESCLAVE, FEMMES ET ESCLAVES NOIRES.

(*Elles sortent dans la plus grande consternation.*)

FEMMES ET ESCLAVES (*au moment de sortir*).

Sauvons-nous!..

FATIME (*accourant vers Zuléma*).

Ma mère!.. (*En voyant Muley Carime, elle recule épouvantée, et va se refugier auprès de la vieille esclave*). Ah, mon Dieu!..

LA VIEILLE ESCLAVE.

Rassure-toi, Fatime... elle n'est qu'évanouie.

(*Les femmes et les esclaves entourent Zuléma, et la relèvent: une d'elles détache son voile, et le jette sur la tête de Muley Carime. Fatime se jette dans les bras de sa mère, qui semble d'abord insensible. Les coups redoublent*).

UNE FEMME.

Écoutez!.. écoutez!.. on enfonce la porte; on entend déja le bruit des armes...

FEMMES ET ESCLAVES.

Fuyons!.. fuyons!..

FATIME.

Venez, ma mère!..

ZULEMA (*Elle revient peu à peu, et regarde autour d'elle d'un œil égarée*).

C'est toi, ma fille!.. oui, c'est toi... c'est bien toi... je te vois, je te touche, je te presse sur mon sein... je puis enfin pleurer!.. (*Elle fond en larmes dans les bras de Fatime*).

LA VIEILLE ESCLAVE.

Venez, au nom de Dieu, venez!.. le moindre retard peut vous coûter la vie.

ZULEMA.

Mon époux, où est-il?

LA VIEILLE ESCLAVE.

Il va revenir à l'instant.

ZULEMA.

Où est-il?

LA VIEILLE ESCLAVE.

Il est allé apaiser le tumulte.

ZULEMA.

Je vais le chercher.

FATIME (*la retenant*).

Où allez-vous?

LA VIEILLE ESCLAVE.

Sauvons.nous dans ces souterrains; échappons pour quelques instants; il viendra nous délivrer bientôt.

FEMMES ET ESCLAVES.

Sauvons-nous!..

(*La vieille esclave les précède: Zuléma la suit, appuyée sur sa fille. Les femmes et les esclaves les entourent de tous côtés. En même temps qu'elles vont entrer dans les souterrains, Aben Farax en sort, suivi par un grand nombre de conjurés avec des sabres et des torches. Les femmes et les esclaves poussent un cri d'épouvante, et s'enfuient en désordre entraînant avec elles Fatime et Zuléma; celle-ci se débarrasse de leurs bras, et reste seule au milieu du théâtre.*)

SCENE XIV.

ZULEMA, ABEN FARAX, LES CONJURES.

ABEN FARAX *(d'une voix forte, au moment de paraître).*

Où est-il, le tyran?.. Il fuit peut-être avec ces femmes; mais il n'échappera pas à la mort !

ZULEMA.

Qui cherches-tu, monstre altéré de sang?..

ABEN FARAX *(sans faire attention à Zuléma).*

Pénétrez de tous côtés, le fer et la flamme à la main...

(Il va partir, suivi de quelques conjurés ; les autres se précipitent par les diverses portes.)

ZULEMA *(se jetant au-devant de lui).*

Non, tu n'iras pas plus loin... tu cherches mon époux pour le massacrer.

ABEN FARAX *(montrant le cadavre).*

Ton époux!.. dis plutôt l' assassin de ton père.

(Il la repousse, et disparaît à l'instant même, suivi du reste des Maures).

SCENE XV.

ZULEMA.

(Elle reste d'abord immobile, comme frappée de stupeur ; ensuitel elle revient peu à peu ; mais elle tombe dans une sorte d'égarement.)

Oui, c'est lui... c'est lui-même... maintenant je me rappelle tout ; je vois tout ; j'aperçois jusqu'au fond de l'abyme... Cet éclair a dessillé mes yeux, mais il les a brûlés !.. *(Elle erre sur la scène, dans la plus grande agitation).* Aben Humeya !..

Aben Humeya!.. Ce n'est pas ton épouse, c'est la fille de Muley Carime qui t'appelle.

SCENE XVI.

ZULEMA, ABEN HUMEYA, QUELQUES MAURES, UNE FOULE D'ESCLAVES.

(On voit entrer précipitamment, en pleine déroute, des Maures et des esclaves, qui se dispersent sur la scène, et disparaissent de tous côtés.

ABEN HUMEYA (*du fond du corridor*).

Attendez, lâches, attendez un instant!.. ayez au moins le courage de me voir mourir.

ZULEMA)*allant à sa rencontre*).

Rends-moi mon père, Aben Humeya, rends-moi mon père!

ABEN HUMEYA (*avec un grand trouble*).

Que veux-tu, malheureuse?

ZULEMA.

Mon père!.. qu'as-tu fait de mon père?.. Tu ne sais pas!.... viens, viens ici... . nous allons le trouver. *(Elle prend le bras d'Aben Humeya, et veut l'entraîner vers Muley Carime).*

ABEN HUMEYA.

Tu me perds, Zuléma, et tu te perds toi-même... laisse-moi par pitié!..

ZULEMA.

Non; je ne te quitte pas... je te demanderai mon père jusqu'à l'heure de ma mort.

SCENE XVII.

ZULEMA, ABEN HUMEYA, ABEN ABO, DES CONJURES.

(*On entend de plus près le tumulte ; Aben Abo paraît le premier suivi de plusieurs conjurés.*)

ABEN ABO.

Arrêtez !..

(*Il fait un signe aux siens, regarde fixement Aben Humeya, et lui dit ensuite :*)

Je te trouve enfin, Aben Humeya !..

ABEN HUMEYA (*d'une voix que la fureur étouffe*).

Viens, traître, viens... j'ai encore cette main pour te percer le cœur.

Zuléma, hors d'elle-même, s'attache à son mari, et veut le retirer du combat ; Aben Abo fond sur lui ; et aux premiers coups de sabre, celui d'Aben Humeya s'échappe de sa main blessée ; il va le ramasser, et Aben Abo lui porte un coup terrible.)

ABEN ABO.

Meurs !

ZULEMA (*s'élançant au milieu d'eux*).

Non !

(*Elle tombe frappée à mort. Un coup de feu part en même temps derrière Aben Humeya ; il se sent blessé, et voulant faire un pas contre Aben Abo, il tombe par terre.*)

ABEN HUMEYA.

Ah !

SCENE XVIII.

ABEN HUMEYA, ABEN ABO, ABEN FARAX,
UN GRAND NOMBRE DE CONJURES.

(*Les conjurés entrent de toutes parts, ayant à la main des armes et des torches.*)

PLUSIEURS CONJURES.

Meure le tyran!

D'AUTRES.

Vive Aben Abo!

TOUS (*excepté Aben Farax et ceux de son parti*).

Vive notre roi!

ABEN FARAX.

Comment, encore un maître!

ABEN HUMEYA (*dans l'agonie*).

Je meurs content... tu me suivras de près... assassiné aussi... Je lègue ma vengeance à ces traîtres.

ABEN ABO.

Que dis-tu, misérable?.. Traînez-le dans ces souterrains, et qu'il y trouve son tombeau!

(*Un groupe de conjurés entoure Aben Humeya et l'emporte mourant.*)

ABEN HUMEYA.

(*Il fait des signes de sa main ensanglantée, comme s'il appelait Aben Abo vers lui, et s' écrite encore d'une voix defaillante.*)

Viens, Aben Abo, viens!..

(*Il expire: on l'entraîne dans les souterrains. Zuléma, en entendant la voix de son époux, se traîne un peu, comme pour le suivre, et retombe.*)

ZULEMA.

Aben Humey!..

SCENE XIX.

ABEN ABO, ABEN FARAX, LES CONJURES.

PLUSIEURS CONJURES.

Vive Aben Abo !

D'AUTRES.

Vive notre roi !..

ABEN ABO.

Non, mes braves, non... courons à l'ennemi; c'est au milieu de ses rangs que je placerai la couronne sur ma tête.

(*Il va partir d'un air déterminé ; Aben Farax lui crie , du milieu de la scène.*)

ABEN FARAX.

Aben Abo! regarde. Vois-tu cette trace de sang?.. c'est la route du trône.

FIN DU TROISIEME ET DERNIER ACTE.



